CARL BROUARD

PAGES RETROUVEES

ŒUVRES EN PROSE ET EN VERS

(GROUPEES PAR LES SOINS DU «COMITE SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE DE CARL BROUARD»).

1963

CARL BROUARD

PAGES RETROUVEES

ŒUVRES EN PROSE ET EN VERS

(GROUPEES PAR LES SOINS DU «COMITE SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE DE CARL BROUARD»).

EDITIONS Panorama
PORT-AU-PRINCE • HAITI

1963.

Ce recueil des œuvres de Carl Brouard, Poète indigéniste, a pu être publié grâce au généreux concours du Président de la République, le Docteur François Duvalier, Président d'Honneur du «Comité Soixantième Anniversaire de Carl Brouard».

Les textes du recueil sont le fruit d'un travail de recherches, de transcription, de classement, mené à bien par le Comité.

Ce Comité, qui organisa une série de manifestations artistiques et mondaines, du vendredi 30 Novembre au mercredi 5 Décembre 1962, était composé de MM :

Roger GAILLARD, Président
EMMANUEL C. PAUL, Trésorier
ERNST TROUILLOT, Secrétaire Général
Conseillers :
PAUL BLANCHET,
MARCEL DAUPHIN,
GERARD V. ETIENNE,
JEAN FOUCHARD,
ANTHONY PHELPS
RENE PHILOCTETE,
CARLOS SAINT-LOUIS,
FREDERIC TARDIEU-DUQUELA.

ECRIT SUR DU RUBAN ROSE

—*Cahier de Vers, sans date, Port-au-Prince, Imprimerie Modèle, édition rarissime, tirage à moins de cent exemplaires.*

—*Deuxième édition par les soins du «Comité Soixantième Anniversaire Carl Brouard» (Editions Panorama, Décembre 1962).*

INVOCATIONS

Dieu citharède — Apollon
et vous, Muses de l'hélicon
inspirez-moi, — je chante les flûtes muettes
tombées
des lèvres mortes, et glacées
des poètes.

ECLOSION

Comme on voit les pétales éclater, s'ouvrir
sous les baisers frais du zéphyr,
mes proses
stylées éclosent,
fleurs mouillées de la rosée des fleurs,
tombées du cœur.

GENTIL-BERNARD

Dans le parc désert,
où naguère
erraient de belles joueuses de chalumeaux,
s'essayant aux airs de Rameau,
le poète médite, morose,
sur l'effeuillement d'une rose.

POEME

Du calme — ma pauvre, ma douce sœur.
Silencieuse dans ta douleur,
tais-toi — tais-toi.

Là-haut, on dit la vie meilleure,
Que les heures coulent douces comme la soie.
Mais si tout ça n'était qu'un leurre.
Ah ! n'attends rien des heures, des heures
brèves, que du silence, du calme, ma sœur.

LA BRANCHE DE JASMIN

Sur le cristal du bassin,
un jasmin
s'est penché,
se dérobant aux caresses du zéphyr
qui le poursuit de ses soupirs.
Mobilité de la bien-aimée.

ABU-NUWAS

En vain, les appels répétés et sonores
de la voix d'or
du muezzin convient le poète à la prière.
Dans la taverne, bruissante de chansons.
où l'échanson
lui verse un vin doux de l'Iran.
Abu-Nuwas, sur un luth de Farsistan
chante les appas
troublants de Messaouda.

JEUNE FILLE

Accoudée à sa fenêtre.
Profil d'elle :
un nez busqué,
sourcils en aile d'hirondelle
lèvres sinueuses.
Rêverie des yeux allongés.

OFFRANDES

L'heure sonne. Nous irons vers l'amour,
pieuses victimes de chair,
et la nef qui nous emportera vers Cythère,
sera une coupe d'offrandes à l'amour.

J'AI PEUR

J'ai peur de frôler vos doigts si bruns
si longs.
J'ai peur de vos yeux, de vos regards, de
vos sourires, de votre nom parfumé comme
un jasmin du Cap.
J'ai peur même d'appuyer trop longtemps
mon regard sur votre cher visage.

AUMONE D'AMOUR

Dans les mains tremblantes du mendiant
tu déposes l'aumône — bien-aimée.
Aux lèvres avides de l'assoiffé tu portes
la cruche d'argile — bien-aimée.
Au mendiant d'amour, tu refuses l'aumône
d'un regard.

UN SAGE M'A DIT

Un sage m'a dit : oublie-la. C'est
une perle dans un tas. J'ai haussé
les épaules en murmurant, pauvre théoricien.

CE N'EST PAS

Ce n'est pas une trop abondante

libation, qui me fait presser mon cœur
de mes deux mains.
Mais ton regard si dur, bien-aimée.

EXTASE

Un svelte vase mauve; dedans, une
rose rouge.
Je respire avec délices, la fleur en pensant
à vous.

OUANGA

Mambo habile dans l'art de l'hypnose
des ouangas, je veux d'un envoûtant
mielleux élixir, pour que la lampe du
cœur de l'aimée s'illumine à jamais
de mon amour.

L'HEURE

A l'église du Sacré-Cœur
l'heure,
l'heure sonne,
et ma mélancolie se déroule,
volutes molles,
au rythme du son.
Heures qui sonnez,
heures qui fuyez,
en la nuit brève,
en la nuit brune,
sonnerez-vous mêmement
au jour de mon agonie ?

C O L L A B O R A T I O N

AU «PETIT IMPARTIAL», A «LA TROUEE»,

A «LA REVUE INDIGENE», A «LA PRESSE»

ET A

«L'ANTHOLOGIE DE LA POESIE HAITIENNE

SOIR

Tête baissée
elle raccommode une chemise trouée.
Sur sa peau lisse et noire
la lampe met de la poudre d'or.
Une brise trempée de pluie
nous apporte l'odeur des buis.
Douceur quiète du soir.
Quittant des yeux mon livre, je regarde
ses cheveux ondulant comme de petites vagues
qui seraient noires.

NOSTALGIE

Tambour
quand tu résonnes
mon âme hurle vers l'Afrique.
Tantôt
je rêve d'une brousse immense,
baignée de lune,
où s'échevèlent de suantes nudités.
Tantôt d'une case immonde,
où je savoure du sang dans des crânes humains.

ELEGIE

Dolorès
te souviens-tu du passé;
de nos amours clandestines;
dans une rue calme de banlieue port-au-princienne.
L'air sentait le jasmin en fleurs
On faisait la noce sans remords.
L'on se fichait carrément de la critique des mœurs
et des faux cols protocolaires.

Je garderai toujours la nostalgie de ce soir
de pluie
où tu fus tellement vicieuse.
Parfois,
j'avais mal à la tête
et tu me forçais à avaler
— Dieu sait combien
de cachets d'aspirine
tout en m'inondant
les cheveux et le visage de tafia camphré.
Brisés d'amour
on s'assoupissait,
doucement bercés par le phono
et l'on regardait la lune,
girandole ambulante
brillant dans un ciel étoilé.
Les choses ont bien changé ma chère,
me voici devenu un peu ascète.

FANTAISIE

La mer est pleine de voiles
Le firmament plein d'étoiles
Quel aérien gramophone
joue le disque monotone
de la lune
sur la dune ?
Ce vieil air
dans l'éther
me verse la sentimentalité
en thé.
Un ajoupa, du pain, ton cœur,
désormais feront mon bonheur.
Oh ! la vie à deux dans la joie.
Horrible ! je deviens bourgeois

chaque fois que la lune
sur la dune
joue un vieil air
dans l'éther
qui me fiche de la sentimentalité
en thé.

SOLITUDE

Seul dans ma chambre.
Il pleut.
Je pense à vous.
Ah ! si vous m'aimiez un peu,
le monde serait mort à mes yeux,
puisque je ne penserais,
je ne verrais,
je ne vivrais que par vous.
Aujourd'hui,
des indifférents ont prononcé votre nom
et mon cœur a battu très fort.
Mon Dieu que je suis bête !
Si je possédais un objet de vous
peut-être
ma tristesse serait moins lourde à porter.
Mais
à quoi bon me leurrer d'espoirs fous
de rêves vains
vous portez l'indifférence
comme on porte une fleur à son corsage.

SO AZEIMA

Afin que dorme ma désespérance
langoureuse Azéima, lamente et danse
roule en chantant tes hanches larges et douces

glisse comme une orange sur la mousse.
La lune au baiser d'opale est un baume
pour les cœurs meurtris. Le vent lourd d'arômes
s'insinue dans le feuillage où tu danses
endormeuse de ma désespérance.
Azéima — à la foule enamourée —
verse, verse à longs flots le rhum doré
qui met la joie, le rire sur les lèvres,
et apaise du cœur les longues fièvres.
Puis, la nostalgique chanson créole
dont naguère tu me berçais, ô molle
Azéima, encore dis-la, et danse
afin que dorme ma désespérance.

MA MUSE

Ma muse
est une courtisane toucouleur
des dents blanches,
une cascade de fous rires
des sanglots profonds jusqu'à l'âme,
un tumulte sonore
de bracelets et de verroteries.
Ma muse
est une courtisane toucouleure.
Voyez comme elle est belle
avec de la poudre d'or dans ses cheveux
de l'antimoine sur les paupières
et du henné
empourprant ses lèvres épaisses
mais fondantes comme une
mangue.
Ma muse
est une courtisane toucouleure.

LE TAM-TAM ANGOISSE

Il est ridicule de jouer de la flûte
dans un pays où l'instrument
national est le puissant assôtor.

NOUS

Nous,
les extravagants, les bohèmes, les fous.
Nous
qui aimons les filles,
les liqueurs fortes,
la nudité mouvante des tables
où s'érige, phallus,
le cornet à dés.
Nous
les écorchés de la vie, les poètes.
Nous
qui aimons tout,
tout;
l'église,
la taverne,
l'antique,
le moderne,
la théosophie,
le cubisme.
Nous
aux cœurs
puissants comme des moteurs
qui aimons
les combats de coqs
les soirs élégiaques,
le vrombissement des abeilles
dans les matins d'or,

la mélodie sauvage du tam-tam,
l'harmonie rauque des klaxons,
la nostalgie poignante des banjos.
Nous,
les fous, les poètes,
nous
qui écrivons nos vers les plus tendres dans des bouges
et qui lisons l'Imitation dans les dancings.
Nous
qui n'apportons point la paix,
mais le poignard triste
de notre plume
et l'encre rouge de notre cœur !

VOUS

Vous,
les gueux,
les immondes,
les puants :
paysannes qui descendez de nos mornes avec un
gosse dans le ventre,
paysans calleux aux pieds sillonnés de vermines,
putains,
infirmes qui traînez vos puanteurs lourdes de mouches.
Vous
tous de la plèbe,
debout !
pour le grand coup de balai.
Vous êtes les pilliers de l'édifice :
ôtez-vous
et tout s'écroule, châteaux de cartes.
Alors, alors,
vous comprendrez que vous êtes une grande vague
qui s'ignore.

Oh ! vague,
assemblez-vous,
bouillonnez,
mugissez,
et que sous votre linceul d'écumes,
il ne subsiste plus rien,
rien
que du bien propre
du bien lavé,
du blanchi jusqu'aux os.

JE VAIS VOUS DIRE

(pour Jacques Roumain)

Ecoutez, compagnons,
je vais vous dire des choses...
Tout d'abord, versez à boire :
Quand j'aurai claqué, mes chers copains,
ne pleurez pas,
n'écrivez point de plaintives élégies,
surtout, ne faites pas de vers In Memoriam
Mais que ma tombe vous soit une taverne
où l'on chante,
où l'on se saoûle,
et que le rythme mystique et sensuel d'une méringue
me berce dans ce moelleux hamac qu'est
le néant.
Je vide ce verre
avec l'espoir
que les toasts qu'il me reste à faire
ne seront pas nombreux.

ELEGIE

La lune allume son luminaire d'opale.

La dentelière des nuits dans la robe pâle
du soir, brode des étoiles, cependant qu'une
brise odorante, sinueuse, caresse ma brune.
Un sanglot sourd, triste, du bassin.
Quelle muette extase fait frissonner le jardin ?
Ah ! comme il sera doux à nos lèvres mêlées
le thé de citronnelle en ces heures lassées.

ANTILLES

Pays charmeurs, Antilles de saphir.
Martinique, Iles Turques, les Grenadines,
Haïti.
Noms chantants et qui sonnez
comme des grelots d'or
et qui bercez doucement comme un hamac.
Antilles ! Antilles d'or !
vous êtes d'odorants bouquets
que bercent sur la mer les vents
alizés, îles de saphir,
où la lune baigne d'argent
les palmistes
cependant que là-bas résonne
sourd, le tam-tam.

LA CROIX DES MARTYRS

A la Croix des Martyrs
les jours
que ne rythme aucune horloge sonore
s'écoulent calmes, paisibles
comme un ruisseau.
La petite église silencieuse
est toujours là,
et le gazon vert,

les cretonnes,
les passereaux rouges, lentement oscillent.
Sur l'écran de la vie,
les heures passent au ralenti.

HYMNE A ERZULIE

Déesse anthropophage de la Volupté
et des richesses,
aux robes nuancées des couleurs de l'arc-en-ciel
Protectrice
des fils de Yayoute.
O toi
qui tends les désirs comme des cordes !
O dix mille fois dédoublée
qui dans le monde élastique et mol des rêves
chaque nuit de jeudi
ouvre à tes amants les secrets de tes flancs
et l'odeur de ta chair !
Erzulie,
élan,
désir,
cruauté,
douceur,
néant
je te chanterai,
je te glorifierai
je t'exalterai.
En ton honneur je brûlerai l'huile de palma-christi,
l'assa-fœtida,
je battrai le hogan
j'agiterai la clochette et l'açon,
et je dirai la chair,
la chair douce au contact comme du velours,
la chair humble,

joyeuse,
triste,
frémissante,
palpitante,
douloureuse,
la chair plus belle que l'âme,
parce qu'un jour
nul ne pourra la sentir sans se boucher le nez.

PARADIS PERDU

Paradis perdu comme se fane une rose.
C'était un ajoupa tapi au creux des manguiers, fleuri d'hibiscus et de jasmins des bois, au bord de l'eau courante. Nénette, nos corps dans l'eau comme un glaçon dans la bouche. Ton odeur de Pompéia et mon odeur d'eau de Cologne.
Nénette, ma Nénette, ton cœur de confetti, et puis tes lèvres qui demandent toujours... toujours l'aumône, et ton corps, ce caramel délicieux.
La salaison était chère à nos lèvres après le bain et l'amour, et combien excitants le rhum doré, la menthe verte, le cinzano jaune. O frais paradis perdu !
Tombe sur mon cœur, cendre mauve de la mélancolie
et toi, Nénette pêche des regrets dans les eaux du Passé.

CONTE DE FEES

Avec les pavots volés à Morphée,
belle, m'ont endormi vos doigts de fée
dans la tour
de l'amour.
Moilement emporté sur le cerf-volant
du rêve, comme la Belle au bois dormant
me suis endormi dans la tour
de l'amour.

Perché sur un noir
cyprès, l'oiseau bleu chante jusqu'au soir
près de la tour
de l'amour.
Mais, princesse avenante,
viendrez-vous, diaphane et lente
dans la tour
de l'amour ?

TREFLE INCARNAT

Conte

Ce parfum violent, sensuel et commun était le lien qui nous unissait Azeima et moi, notre unité, le fil d'Ariane du labyrinthe de nos âmes et de nos corps. Quel subtil alchimiste avait fait d'Azeima, du Trèfle Incarnat et de moi, une combinaison dont le résultat était un parfum inconnu du monde extérieur ? (Ce parfum, je vous dirai son nom quand j'aurai parlé face à face avec le rêve).

Une prêtresse du Vaudou, parente d'Azeima, avait doué le Trèfle Incarnat d'un fort pouvoir obsesseur (comment ? je ne saurais le dire) de telle sorte que ce parfum faisait non seulement partie de mon corps et de mon âme, mais des objets ayant subi mon contact. Mes sensations, mes sentiments, mes idées, tout du monde extérieur, ne me parvenait pour ainsi dire qu'au travers de ce parfum. L'eau qui me lavait, la fumée de ma cigarette, ma sueur, mon haleine, tout, tout n'était que senteur de Trèfle Incarnat; l'éther même où je baignais était un champ de vibrations des atomes de ce parfum. Aussi percevions-nous la signification de nos moindres geste et mouvements; nos regards étaient d'une éloquence extraordinairement persuasive. Mes désirs les plus vagues étaient perçus par elle, et aussitôt exécutés. Il m'arrivait de souhaiter vaguement que les feuillets d'un livre dont la lec-

ture me passionnait fussent coupés, toujours je trouvais le travail fait.

Une nuit, souffrant d'un léger refroidissement, je m'imaginai que la chaleur d'un bras autour de mon cou me guérirait; ce vœu presqu'informulé fut un ordre pour Azeima : effectivement la toux cessa. Certaines méringues aux rythmes sensuels et berceurs me ballotaient mollement sur une mer de parfum et mon imagination libérée, telle une cavale, s'élançait dans la vaste prairie du Rêve, s'ébrouait, se roulait dans des rêves d'une sensualité effrénée; rêves qu'il m'était impossible de vivre charnellement, parce que cette lente accumulation des expériences qui formaient mon moi, m'empêchait de goûter la sensation dans sa saveur primitive, originale. Il m'aurait fallu pour cela, une âme et un corps purs de brute. Mais ces rêves eux-mêmes si puissamment matérialisés qu'ils fussent, finiraient par s'émousser, se dissoudre, et ainsi, lentement, mais sûrement, je pourrais reconquérir ma pureté initiale. Mais j'avouerai cependant, que souventes fois, Azeima ne percevait point ma pensée; ma volonté impuissante n'arrivait pas toujours à la gérer : au contraire, je percevais toujours ses idées, parce que mon tempérament faible, ma volonté capricieuse, ma sensibilité aigue, faisaient de moi un bon appareil récepteur. Il faut avouer aussi, que cette désagrégation de ma personnalité n'était pas pour déplaire à mon nihilisme, et m'épargnait la gérance si difficile de moi-même. Gérance difficile de moi-même ! Oui, c'était bien cela, car la lecture de certains livres de médecine et de psychologie m'avait prouvé que mes défauts les plus graves, provenaient surtout de mon tempérament, de ma constitution pathologique; or chacun sait que si le caractère est assez facilement modifiable, le tempérament l'est peu, car il y faut, outre une lutte acharnée contre soi-même, une hygiène toute spéciale. Par conséquent, Azeima jouissait d'un avantage immense, cette lutte âpre contre moi-même énervant ma volonté. Pour être tout à fait juste, j'ajouterai que cette dépendance,

d'ailleurs heureusement acceptée, je ne l'eusse pas admise d'un homme, parce que ma fierté eût fait automatiquement irruption. Ainsi donc, les rôles étaient curieusement renversés: j'apportais une mentalité toute féminine.. Azeima tout juste le contraire.

Ma maîtresse et moi étions donc deux instruments désaccordés, mais vibrant à l'unisson, tant était parfaite la communauté de nos sensations et de nos sentiments. Nous n'avions même plus besoin du lit pour jouir de nos corps, l'accord de nos pensées suffisait.

Aussi, bien qu'Azeima me fît beaucoup souffrir plus tard (et je dirai comment) je lui garde une gratitude infinie de m'avoir prouvé la possibilité de tirer de son cerveau des jouissances aussi sensuelles (d'autant qu'elles sont plus dangereuses) que celles procurées par le corps.

Azeima sut un jour, que je la trompais. «Tu me le paieras, dit-elle». Je ne tardai pas à sentir les effets de sa menace. Toutes les obsessions de naguère et qui ne servaient qu'à renforcer mon amour, dévièrent. Les pattes aigues de la jalousie me fouillèrent le cœur. Dix fois par jour, je courais chez elle, comme un fou, tremblant et désirant cependant de rencontrer l'amant imaginaire. Je la trouvais calme, un sourire mystérieux sur les lèvres, et alors, je m'abîmais dans son amour. Ces alternatives d'effroi et de bonheur m'affaiblissaient considérablement, au point que... mais une comparaison vous peindrait certainement mieux l'état où j'étais. Voilà. J'étais comme un malade sous l'influence du chloroforme.

Un malaise horrible. Une constante envie de vomir. Un vague bourdonnant. Les voix autour de lui semblent lointaines et se taisent... et se taisent. Un abîme vertigineux où il s'enfonce. Le vide : la mort. Angoisse. Angoisse, mon Dieu ! C'est le moment où le double se détache lentement du corps. S'il s'en allait ce double capricieux et ne revenait plus ?

Alors... alors... mon Dieu ! je vais mourir, se dit le malheureux.

Perspectives fermées

Rideaux baissés

Portes closes

Il voit et entend des cloches qui sonnent son enterrement. Voici la bière déposée sur le catafalque; la voix grave de l'orgue, et puis, les gestes solennels du prêtre. Oh !... l'odeur des cierges se consumant. Alors, comme pour s'agripper à la vie, il bondit et... retombe. Sommeil. Néant. Longtemps après, joie du réveil miraculeux.

Ainsi s'écoulait ma vie, dans une alternative d'angoisse atroce et de joie délirante. Mais, vous vous demandez peut-être comment finirent ces tortures ?

— Hé ! par la force des choses, tout simplement.

— Et depuis lors ?...

— Depuis lors, je vis sous une cloche de verre, sur laquelle viennent mourir tous les bruits du monde, respirant avec une volupté calme l'éther du Silence, et tellement épaisse est la cloche de glace qui recouvre mon cœur, que je n'en entends plus les battements. Mes mains lasses, dédaignent de cueillir les désirs les plus proches, les plus juteux. J'estime que de se momifier dans le sarcophage dressé par la Destinée, calme, satisfait et sans envie, le corps bien enveloppé des bandelettes de ses principes, est en vérité une très belle et très bonne chose.

BERCEUSE

Dodo
mon enfant dodo
et je te bercerai doucement
lentement
dans un hamac de toile fine.
Dodo,

mon enfant dodo
et de ton sommeil enchanté
j'écarterai bigailles et maringouins.
Dodo,
mon enfant dodo,
et tu seras roi
au pays des ancêtres,
au Congo lointain.
Dodo,
mon enfant dodo
et que tes rêves soient d'or.

ELEGIE

Quand je mourrai, enterrez
moi à la Croix des Martyrs
sans pompes et sans vains discours.
Dans l'église, célébrez
humblement mes funérailles
Cet enclos silencieux
si paisible, si pieux
et que le vaniteux raille
sera doux à mes désirs
apaisés. De neigeux jasmins
(tels d'odorants souvenirs
plutôt d'amoureuses mains)
neigeront dessus ma tombe
où nulle blanche colombe
ne se viendra poser. Pour
compagnons, j'aurai l'odeur
des bois et d'autres fleurs
ainsi que mes vieilles amours.

LES PIEDS D'AIRAIN

Ils se sont gorgés du sang de vos artères. Ils ont pompé la moelle de vos os, ô peuple.

En retour, quelle pâture vous ont-ils abandonnée pour assouvir votre faim. Rien. Rien. Rien. Pas même la pitié.
Lorsque les boyaux meurtris, vous hurliez vos souffrances, ô peuple, ils s'enfonçaient la tête sous l'oreiller pour ne pas vous entendre.
Pour s'épargner le supplice de vos mains tremblantes et tendues, peuple, ils vous ont parqué dans de sales faubourgs.
Sachez que vous êtes les pieds d'airain de cet édifice d'argile.
Cela, il faut que vous le sachiez, sinon, je vous l'enfoncerai à coups de marteau dans le crâne.

FILLES

Nous sommes les filles
qui mâchons point de roses
en soupirant
la bouche en cœur,
et les yeux blancs
Nos regards sont durs et droits
comme un couteau
et nos lèvres peintes
sont chargées de rires canailles
Avec les types indifférents
nous faisons l'amour
la cigarette au bec,
mais pour ceux que nous avons dans la peau,
nos caresses
sont brutales et tempêtueuses
comme la grande mer.
Nous avons l'inconscience des fleurs vénéneuses
et nous empoisonnons
avec un sourire tranquille.

CADENCES CREOLES

Au diable s'en sont allées nos belles amoureuses.

Loulouse et Dina sont mortes tuberculeuses.
Clara s'est mariée, triste fin. Mélanie,
Zulma, sont parties pour la Dominicanie.

Tant de choses, tant de choses, ô mon Dieu,
dans ce pauvre, ce simple mot : Adieu.

SUR «LA PROIE ET L'OMBRE»

DE JACQUES ROUMAIN

J'ai lu avidement, passionnément, le mince et substantiel volume de Jacques Roumain. Et cependant, il me semble avoir, depuis toujours, connu ce petit livre, bien qu'à la vérité je ne connaisse qu'une des quatre nouvelles éditées «La Veste» publiée dans la Revue Indigène. En vérité, ce livre est une vieille connaissance. Une très vieille, lointaine et vieille connaissance. Cela n'est pas que des signes noirs sur du papier blanc : c'est Jacques Roumain, Antonio Vieux, Emile Roumer. Et ce n'est pas tout. C'est encore une peinture de l'horrible bourgeoisie port-au-princienne. Peinture affreuse, cruelle, mais si profondément vraie, qu'on est tenté à chaque instant de mettre des noms sur certains personnages, l'inoubliable madame Ballin, par exemple. Mais laissons ce jeu qui faisait les délices du siècle français. Cela pourrait peut-être occasionner des ennuis à l'auteur. Chut ! Antonio Vieux a raison, ce livre est un témoignage, et combien sincère, émouvant, pathétique.

Je me réjouis infiniment que l'indigène Jacques Roumain ait secoué l'influence nietzschéenne. Naguère, je lui en faisais souvent l'amical reproche. Il défendait alors énergiquement son auteur favori. Peut-être le défend-il encore, mais comme un ami très cher avec lequel on s'est brouillé. Tout de même, que sa tolérance me permette de préférer les hommes aux surhommes, Racine à Corneille. Et puis, mon Dieu, les surhommes ne sont-ils pas avant tout des hommes, de pauvres

hommes parfois. Nietzsche lui-même, n'a-t-il pas fini au cabanon Humains, trop humains, voilà la raison pour laquelle nous touchent aussi profondément les personnages de Jacques Roumain. Le jeune écrivain possède à un rare degré, le dangereux don d'analyse. Je dis dangereux parce que là est l'origine du désespoir acharné qui frissonne dans chaque page du volume. Il n'est pas bon que l'homme soit trop avec soi-même. Le monde extérieur n'existe pas assez pour Roumain, ce monde extérieur qui dilate les cœurs et les rend optimistes. Un peu plus d'épicuréisme ferait certainement du bien au romancier. Ici, je m'en voudrais de ne pas lui signaler un écueil pour son prochain roman paysan. Et cet écueil est justement ce dangereux don d'analyse dont je parlais tout à l'heure. Il ne faut pas qu'il prête ses propres réflexes, ses propres sensations aux paysans qui évolueront dans le roman annoncé. Nous espérons que l'écrivain saura se surveiller.

Je n'acheverai pas sans dire la sobre élégance de l'écriture. Ce style-là a de la race. Il est fini, nerveux, tendu jusqu'à l'angoisse, plein d'une poésie profonde qui sourd par en dessous. Une source invisible et qui murmure dans un paysage âpre, tourmenté. Les images en sont fortes, neuves, justes.

Sincères compliments à l'artiste E. Basquiat.

QUATRAIN

Sainte Vierge ! ma maîtresse m'a lâché sans
façon, depuis le jour (hélas ! maudit soit-il)
où le R. P. Manise fit un indécent
sermon sur la vertu. Hélas ! ainsi soit-il.

O LOULOUSE

Douce Loulouse
tu buvais de la crême de menthe
du gin

du «Black and White»
et tu es morte.
O Loulouse,
tu sentais la pommade moelle de bœuf
le Pompéia
tu fumais le tabac de Virginie
et tu es morte.
Loulouse,
tu te dévêtais entièrement
quand tu faisais l'amour,
mais tu es morte
et contemples à jamais
le bout de tes orteils.

A BORD DU MACORIS

Passagers pas nombreux
et guère amusants.
Je me suis lié d'une étroite amitié
avec un jeune prêtre armoricain,
neurasthénique, et charmant,
malheureusement constipé par le roulis,
et auquel je passe des pilules laxatives.
Nous parlons de Sainte Thérèse,
de Saint Jean de la Croix,
du poète breton Anatole le Braz.
Le soir, après dîner,
nous faisons d'interminables parties de dominos
tout en ingurgitant de l'orangeade.
Aussi je pisse énormément.
Oh ! douceur de satisfaire ses besoins naturels.

BALKIS, REINE DE SABA

Ces claires, lointaines et chantantes sonnailles

qui tintent, bruissent, tintent au bord des mailles
d'ambre rose que laisse tomber l'Aurore,
— ces sonnailles — sont-ce les clochettes d'or
pendues aux encolures des dromadaires
pensants, ruminant leur nourriture amère ?
Ces arômes exquis, ce parfum endormeur
qui baigne dans de la suavité, les cœurs,
ce vent poussant les blancs flocons de la natte
bleue, viennent-ils du pays des aromates ?
— Ah ! ces douces et lointaines clochettes d'or
tintinnabulant dans le matin sonore
ces arômes, cette brise de là-bas
accourue, annoncent Balkis de Saba.

CARESSES SPIRITUELLES

Malgré les distances énormes
et les mers sans bornes,
nos âmes se sont frôlées, ah ! divinement.
Mes lèvres se sont faites doucement
sinueuses, épousant l'évanescent
contour des baisers lointains, proches cependant.
Et nos âmes blotties ensemble
— nuages voyageurs que le vent rassemble —
comme deux sons
confondus ne formant plus qu'un son,
comme deux flammes
mêlées ne sont qu'une flamme,
sont une chastement,
pieusement.

DESIR

Dans la nuit brune de ton visage
tes dents sont un rayon de lumière.

Dans la nuit brune de ton visage
tes lèvres sont deux rubans violacés.
Quand je te regarde,
une émotion profonde coule en moi,
le sang me monte au cerveau,
un frisson en entier me parcourt,
et de respirer l'odeur de femelle
exudant de tes aisselles
me fait râcler de désir.
O ma brune, veux-tu,
embarquons-nous joyeusement pour l'enfer.
Evohé ! Ma vie, pour une nuit de plaisir !

COLLABORATION A «ŒDIPE»

AUBE

A Auguste Magloire

C'est l'aube au visage argenté, couverte de rosée. La pluie a cessé et l'allègre pipirite s'est tu. Le kénépier tout sonore d'abeilles épand au loin son odeur vanillée. Et la brise qui fait neiger les frangipanes courbe les feuilles humides et lisses des bananiers. Des perles d'eau courent sans laisser trace d'humidité sur les choux caraïbes.

Ecoute le bruit sec du charpentier sur les palmistes droits, les cocotiers penchés. Ecoute le murmure argentin de l'eau courante. Ah ! ma chérie, qu'il fait bon courir pieds nus dans l'herbe mouillée, à l'abri du soleil et sans peur des lézards frileux qui n'ont pas encore quitté leur trou.

AYDA OUEDO

Svelte et toute blanche sous le clair de lune, Ayda Ouedo songe, les pieds nus dans l'eau courante. Avec un peigne d'or, elle éparpille ses longs cheveux noirs. Ses narines aspirent avec délices le parfum de la sève tropicale...

Et cependant que la rumeur lointaine des cascades berce sa dolente rêverie, la brise chargée d'aromes fait onduler son voile arc-en-cielisé...

REMARQUES

Quand parut «La Légende de Ulenspiegel» de Charles de Coster, des écrivains belges firent un tort à ce livre de n'avoir pas la consécration de Paris. Or c'était ce qui en faisait justement le rare mérite. Ce livre, duquel devait découler toute la littérature nationale belge, peignant des sentiments spécifiquement nationaux et dont la saveur ne pouvait être pleinement goûtée que par des Belges. Un écrivain haïtien et qui serait vanté à Paris n'est pas nécessairement bon. Cela prouve tout simplement qu'il a peint des sentiments abstraits et généraux, non pas des sentiments particuliers à l'Haïtien. C'est pourquoi, comme l'ont déjà compris Américains, Argentins, Brésiliens, il nous faut employer ces 1500 à 2000 mots qui seuls peuvent nous permettre de rendre nos états d'âme particuliers.

Mots qui appartiennent à quatre catégories :

1) Vaudou
2) Flore
3) Faune
4) Onomatopées.

PAYSAGE RUSTIQUE

C'est comme un jour de la Fête-Dieu. Les jeux d'ombre et de lumière mettent des couleurs ecclésiastiques sur le paysage. Là-bas, la colline se violace de l'améthyste qui orne les doigts des archevêques. Les roses sont pourpres comme le manteau d'un cardinal. Le soleil est un vibrant ostensoir. L'air sent la fleur fânée, l'encens et la communion. La luisante chevelure des palmiers évoque un dimanche des Rameaux.

Allègres et joyeuses, les cloches sonnent, sonnent, sonnent...

SCENARIO DE BALLET

Clermesine Clermeil

(RIDEAU).

Une tonnelle paysanne. Au fond, à l'est, un houmfort. A l'ouest, une grosse rivière. Clair de lune.

(LEVER DU RIDEAU) — Les tambouriniers accordent leurs tambours. Bavardages, éclats de rires des hommes coiffés de foulards multicolores, chaussés de mules. Entre le houngan habillé de cotonnade bleue, chaussé d'espadrilles. Salutation des tambouriers et des houncis.

Danses et chansons en l'honneur de Legba, d'Ossangne et d'Olicha Baguy. Arrêt. Bavardages, rires. Une hounci s'assied à l'écart, sur une grosse pierre blanche. Tout à coup, elle est possédée par Clermésine Clermeil et se met à chanter, puis à danser. Danse de houncis qui, peu à peu, s'arrêtent pour contempler Clermésine Clermeil qui danse, danse, les yeux hagards, le visage extasié. Danse pathétique et qui s'avance lentement vers la rivière. Clermésine tombe dans l'eau qui l'entraîne, cependant qu'elle chante toujours.

LES SEPT FEUILLES (1)

Il y a de cela quelques années, habitait à Bizoton un jeune homme nommé Robert Lenoir. Il vivait à l'écart et ne sortait presque jamais. Silencieux et timide, il était tout le jour plongé dans des livres d'occultisme. Robert ne quittait ses chères études que pour tirer de sa guitare des accords mélo-

---

(1) De nombreux contes de Carl Brouard ont été publiés dans le journal «Œdipe». Ces mêmes contes corrigés ont été reproduits plus tard dans la revue «Les Griots». C'est cette dernière version des contes qui sera offerte dans cet ouvrage.

dieux et bizarres. Il était étrange à ces moments-là, baignant dans une sorte d'hypnose avec des gestes automatiques et des yeux perdus dans le lointain que lui seul pouvait percevoir. Il tomba malade, et comme il ne se soignait guère, son mal empirait. Un soir, après avoir brûlé du benjoin devant son autel magique et allumé sa lampe, une lampe multicolore et qu'il avait construite avec amour, selon toutes les règles de l'art, il s'endormit. Aussitôt, son corps astral s'échappant, vogua dans le Koma-Loka. Indécis, il flottait ça et là lorsque vinrent vers lui trois élémentals.

L'un d'eux était un griffe grand et fort, au visage martial et aux yeux sévères, entièrement vêtu de rouge. C'était Hogoun Badagry. Le second, très noir, était un svelte et joli jeune aux dents blanches, les lèvres rieuses et les yeux vifs. Il portait une jaquette. C'était Guadé Vi. L'autre était une griffone ronde et courtaude avec des yeux presque cruels. C'était Erzuli Dantôr. Ils étaient tous les guides de Robert dans le mystérieux pays de l'Astral, contrée dangereuse où la folie, la mort, les peurs terrifiantes vous guettent. Ces personnes qu'on trouve mortes dans leur lit un matin, le visage convulsé et les yeux dilatés par l'horreur sont, le plus souvent, mortes de ces terrifiantes visions.

Cependant, une femme accourut vers Robert qu'elle caressa longtemps, très longtemps. C'était une femme au teint noir, d'un noir pâle et lisse et dont l'obésité n'empêchait pas la grâce inquiétante et perverse du succube. Un moucoir tel qu'en portent les pénitentes vaudoux, entourait sa tête. Elle était vêtue d'un caraco bleu et tenait dans la main gauche un layer plein de feuilles magiques. Robert reconnut Mama Kelle-Doumba et lui rendit caresses pour caresses. «Oh ! mon enfant, lui dit la succube, tu te baigneras avec ces sept feuilles dans une eau parfumée de pompéia».

Depuis longtemps c'était l'aurore. Des rayons de soleil pénétraient par la fenêtre ouverte, frappant les yeux de Robert qui se réveilla. Dehors, les oiseaux pépiaient gaiement.

Le vent jouait dans la chevelure des cocotiers, un parfum capiteux de rêve montait de la terre. Le jeune homme ébloui se frotta les yeux, s'étira. Son bras heurta la table de nuit. Il regarda et vit les sept feuilles.

LA FEMME DE JEAN

EST MORTE CETTE NUIT

Jean devait nécessairement visiter le sohaguy ancestral à cause de sa femme très malade. Il me pria de l'accompagner. J'acceptai. Ce n'était pas très loin, d'ailleurs. Et le lendemain à six heures un quart, l'autobus me déposait à Bizoton. Après avoir gravi un coteau, nous débouchâmes dans une tanière abandonnée, où se trouvait naturellement le reposoir de Legba, et descendîmes dans un vallon où se trouvaient deux houmforts, un ajoupa, demeure du gardien et de sa femme. Je pénétrai après Jean, dans la petite bâtisse, après qu'il eut frappé trois fois.

Les tambours coniques dormaient appuyés au mur blanchi à la chaux. Des dessins colorés couraient tout autour du hount. Le pré était couvert de pots, cruches, vases boissons etc...

Dans une assiette blanche reposaient des pierres magiques. Les gros zincs étaient recouverts de drapeaux et les couacouas pendaient au plafond. Après s'être agenouillé, Jean jeta un peu d'eau, agita une clochette, colla une bougie allumée au bord d'un pot d'eau qu'il déposa au milieu du seuil. Il suivit avec anxiété la flamme vacillante. Puis nous passâmes au houmfort Petro. Là, pas de tambours, mais un morceau de bois bizarrement taillé, fiché en terre et enchaîné. Mon compagnon fit trois libations de kimanga contenue dans une bouteille enveloppée de toile rouge, autour des boulets

datant des guerres de l'Indépendance, fixés sur la chaîne.

Plus bas, sur les cailloux verdis par la mousse, coulait un grand ruisseau qui contournait deux énormes racines d'un arbre à pain, reposoir de Dambala et d'Ayda Ouédo. Tout autour, c'était un fouillis d'arbustes sauvages dominés par des arbres fruitiers et des palmistes. Nous nous assîmes sur les racines. Il y faisait une exquise fraîcheur. Et c'était sur toute la propriété une atmosphère de mystère, de mélancolie et de lointain.

J'admirais les belles filles aux seins fermes qui puisaient l'eau dans le ruisseau. Une laveuse, assise au milieu de l'eau était superbe; des jambes splendides et d'un noir lisse et doux. Les ongles des orteils et la plante des pieds étaient d'un rose violacé. Je m'extasiais sur la fermeté du ventre pourtant un peu en avant. Les seins tombaient un peu, mais pas trop, attiraient la caresse des mains. Des lèvres fermes, épaisses et douces, s'ouvraient sur des dents éclatantes de blancheur; au-dessus du nez anguleux. de longs yeux nuance tamarin-fendus en amande.

Fort troublé par cette femme qui me mettait le rythme du ganza dans les artères, j'écoutais à peine Jean qui chantait une chanson en l'honneur d'Escalin Boumba :

Nan bois nous yé
Escalin Boumba m'cé loa
m'pas bois pou ça.

Il se tut. Peu après, il reprit d'une voix douce, les larmes aux yeux, la chanson des marassas.

J'écoutais la chanson douce et triste. Puis brusquement, il se leva sans rien dire. Il revint, revêtu d'une vareuse bleue, pieds nus et les jambes retroussées.

Un hallefôr pendait à son dos. Il déposa à terre une bouteille de clairin et me donna la main comme la donnent les loas Petros. Je compris alors qu'il n'était plus que le cheval

de Simbi Amidheso. Papa Simbi m'avoua qu'il n'y avait rien à faire pour la femme de Jean. L'heure fatale avait sonné. Elle mourrait cette nuit. Après quoi, il appuya sa tête sur un arbre, s'endormit. Au réveil, ce n'était plus Simbi, mais Jean.

— Quoi ?, que s'est-il passé ? me dit mon compagnon effaré.

— Simbi m'a causé.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien, il a bu surtout du clairin.

Une heure après, nous étions en ville. A minuit, j'étais profondément endormi quand j'entendis frapper.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La femme de Jean est morte cette nuit.

TANKAS

I

Ces palmistes échevelés
Sont-ce la chevelure d'un géant ?

II

Ces stragornias roses
neigent-elles de ta houppe ?

III

La lune : un bouquet d'étoiles au travers
du manguier.

IV

Au flanc du morne,
ce flamboyant en fleurs
est une ravissante ombrelle rouge.

V

Ce citronnier aux fruits d'or
est féérique au clair de lune

VI

Le soleil s'est voilé. O morne
couvert de brume comme mon cœur !...

PAULINE BONAPARTE

«Madame Leclerc s'affiche trop. Veux qu'elle parte pour Saint-Domingue avec son mari», dit Bonaparte.

Et Madame de se lamenter devant sa psyché : «Pourquoi pleurez, ma belle Pauline ? Les larmes obscurciront le miroir de vos yeux. Dans cette île charmante où mûrit l'ananas, vous goûterez la fraîcheur à l'ombre des chadéquiers et des jamroses. Des bambarras vous promèneront dans une litière pareille à celle de Cléopâtre», lui murmure Madame d'Abrantès. Puis, avisant un madras qui traînait sur un guéridon, elle en orne le front de l'éplorée. Pauline, aussitôt, sourit à son miroir et cesse ses pleurs. La joie se peint sur son visage. «Ah ! dit-elle ravie, la France me devra la soumission du féroce Louverture».

A PROPOS DE GUEDES.-

LETTRE

AU DIRECTEUR DE «HAITI-JOURNAL»
MES ENTRETIENS AVEC ARISTE

Mon cher Directeur,

Une petite note dans votre journal s'étonne qu'«Œdipe» ait défendu les guédés. Vous vous êtes même un peu réjoui de l'arrestation de quelques-uns. Mais quel mal faisaient-ils ? Ont-ils troublé l'ordre public ? Est-ce un crime que de s'affubler d'une jaquette et d'un huit-reflets usagés ? Il me paraît que non.

Vous avez certainement vu des cimetières de campagne. Sans doute, ces creux laissés au bas des tombes ont dû vous frapper. C'est là que les paysans, le jour de la Fête des Morts, illuminent et déposent leur plat de pistaches et maïs grillés baignant dans de l'huile d'olive. N'est-elle pas infiniment poétique, cette coutume qui perpétue la mémoire des disparus, des guédés, des ancêtres.

Vous-même, combien de fois n'avez-vous pas déposé des fleurs sur des tombes chères ? Songez que Gandhi pratique le culte de la vache, songez que c'est le culte des ancêtres qui a permis à la civilisation chinoise de durer des millénaires; au Japon d'être une nation si redoutable, à la Pologne de ressusciter puisque le culte des traditions est une forme du culte des ancêtres. Aimons, comprenons et respectons les coutumes du peuple, même l'art que vous aimez tant, et, ici, laissez-

moi vous citer cette pensée du poète Irlandais Yeats, qui remporta le Prix Nobel : «L'art du peuple est en vérité la plus vieille des aristocraties de la pensée, et parce qu'il se refuse à ce qui n'est que passager ou trivial, ou simplement habile, et joli, ainsi qu'à ce qui est vulgaire ou insincère, et parce qu'il en rassemble en soi-même les pensées les plus simples et les plus inoubliables des générations, il est le sol où tout grand art s'enracine».

Je n'aime pas les citations, mais permettez-moi cependant de vous en faire une seconde, extraite du discours de Fichte : «La perte de l'indépendance entraîne pour une nation l'impossibilité d'intervenir dans le cours du temps et d'en déterminer à sa guise les événements... Elle n'en sortira qu'à la condition expresse de voir naître un monde nouveau dont la création marquerait pour elle l'origine d'une nouvelle époque, d'une époque personnelle, qu'elle emplirait de son développement particulier».

Toutes les proportions gardées, la situation de notre pays n'est-elle pas analogue à celle de l'Allemagne de 1814 ? Et, puisque notre cuture a fait faillite, pourquoi n'en aurions-nous pas une, issue du Peuple ?

Pourquoi n'aurions-nous pas la grande ambition d'être l'Attique noire ?

MES ENTRETIENS AVEC ARISTE

— PREMIER ENTRETIEN —

C'était l'aube à la campagne. Une brise fraîche soufflait. Ces brises de l'aube semblent venir des jardins du Paradis. Elles vous rendent léger, éthéré, des ailes vous poussent. Le bonheur vous gonfle comme un fruit mûr et la joie éclate en vous comme une gousse parfumée du matin, écoutant le bruit de sablier. Je me promenais avec mon ami Ariste, respirant avec délices les sourdes cascatelles. Un peu fatigué, mon compagnon s'assit sur un pan de mur. Je me suis mis à côté de lui. Il me dit :

— Vous avez parlé d'une culture nationale, l'autre jour dans votre lettre à «Haïti-Journal». Je ne comprends pas très bien. Expliquez-vous plus clairement.

Moi

Bien volontiers. De quel genre littéraire voulez-vous que nous parlions aujourd'hui ?

Ariste

Choisissez à votre guise.

Moi

Tout d'abord, avant de commencer, je tiens à vous avertir que ces projets ne seront pleinement réalisés que le jour où

nous aurons la chance d'avoir un directeur intelligent capable de prendre en main l'éducation nationale, de créer des écoles où l'éducation et l'instruction se donneront en dehors des parents. C'est la seule façon d'avoir des âmes saines dans des corps sains, de créer une âme collective et de briser nos préjugés stupides, inintelligents. Maintenant, parlons du théâtre si vous le voulez bien. Laissons le côté de notre drame issu de la geste de 1804 et qui existe d'ailleurs. Vous n'ignorez pas les noms de Liautaud Ethéart, Massillon Coicou, Isnardin Vieux etc...

Ariste

Vous semblez oublier que nous n'avons pas de salle de théâtre proprement dite.

Moi

J'ai cru devoir vous avertir que nous ne parlons pas du présent, mais de l'avenir.

Ariste

Bien, continuez.

Moi

Ecartons la comédie proprement de mœurs, et ici je ferai rremarquer que les écrivains de Renaissance ne sont pas suffisamment appréciés. Faisons abstraction de la féerie qui pourrait, qui doit naître du vaudou et parlons de cette comédie que notre folklore contient en germe. Dites-moi, Bouqui, Malice, etc, ne sont-ils pas des personnages analogues à ceux de la Comedia del Arte du théâtre classique français ?

Ariste

Cela est vrai.

Moi

Remarquez que ces types étant éternels, cette comédie devra être aussi une satire politique et sociale. Pour tout dire, elle devra être aristophanesque.

Ariste

Continuez.

Moi

Ce genre de comédie ressemble fort aux atellanes, une forme populaire du théâtre romain. Vous n'ignorez pas que les atellanes étaient de courtes pièces consacrées à la peinture de la vie journalière des petites gens, pleines d'allusions politiques et sociales. Hé ! ne sentez-vous pas qu'un pareil théâtre doit naître de notre folklore ?

Ariste

Je crois que vous avez raison.

— DEUXIEME ENTRETIEN —

Une pénombre très douce descendait sur Port-au-Prince. Un zéphyr furtif soufflait par instant berçant doucement les arbres. Et dans cette venelle du Morne-à-Tuf, le silence n'était troublé que par les cris mélancoliques des marchands de

«gaz» et le passage de quelques rares automobiles. J'aime ces crépuscules mystiques. Couché dans ma chambre, je suivais des yeux, le vol presque effaré d'un oiseau palmiste dans le ciel gris, tout en fumant paresseusement des cigarettes quand Ariste entra en coup de vent. Après un échange de banalités et une dégustataion de gaudrine acide et fraîche, nous reprîmes notre entretien.

Ariste

Vous m'avez parlé de théâtre, l'autre jour, parlez-moi donc de la musique aujourd'hui.

Moi

Volontiers. Tout d'abord, existe-t-il une musique haïtienne ? Presque pas. A part Occide qui a réussi à faire vibrer collectivement l'âme haïtienne quelquefois, notamment dans le morceau intitulé «1804», il n'y a pas une œuvre de musique réellement haïtienne. A ce propos, je vous rappellerai un mot de César Cui sur Rubinstein. «Rubinstein, il est un Russe qui compose de la musique; mais il n'est pas un musicien russe, puisque n'ayant rien senti à la beauté de nos chants nationaux». C'est exactement ce que je pense de nos musiciens.

Ariste

Cependant Justin Elie, Ludovic Lamothe ?...

Moi

Je ne parle pas de la valeur intrinsèque de leurs œuvres, mais simplement du point de vue national.

Ariste

Ah ! bien.

Moi

J'ai vainement cherché des rythmes purement haïtiens dans leurs compositions.

Ariste

Vous avez peut-être raison.

Moi

Et cependant, notre folklore, notre vaudou, sont si riches en chants populaires ! Pourquoi donc n'y ont-ils pas puisé comme Albeniz et Granados en Espagne ? Remarquez que nos hontôres, nos cataliers, nos hoganis, sont des artistes étonnants et qui arrivent à tirer de leurs primitifs instruments des effets réellement prodigieux. Il me semble qu'on pourrait tirer de là de très beaux effets d'harmonie imitative.

Ariste

A moi aussi.

Moi

Enfin, ne désespérons pas de voir un de ces jours nos musiciens faire de la musique nationale ce que le groupe des Cinq a fait en Russie. Maintenant, passons au ballet.

Ariste

Excusez-moi, mon cher, de ne pas vous entendre davantage. J'ai un rendez-vous urgent.

— TROISIEME ENTRETIEN —

C'était une de ces nuits splendides et silencieuses et toutes pailletées d'astres. La lune brillait comme un phare. Pas un brin de vent n'agitait les arbres. Ariste et moi marchions sur leurs ombres immobiles. Par instants, un verluisant traçait une ligne d'or sur le tableau noir de la nuit.

Moi

Mon cher Ariste, avant d'arriver au ballet, il nous faut d'abord parler de la danse haïtienne. Disons d'abord qu'elle n'est ni sentiment, ni âme, mais toute sensualité. Elle n'a ni la plasticité des danses modernes composées, ni les pirouettes de la danse classique. Vous y chercherez les lignes géométriques des danses asiatiques vainement, le caractère hiératique presque statique de la danse égyptienne. Elle est mouvement, action. Songez aux mouvements gracieux et gais des jambes dans l'Ibo, à l'ondulation serpentine des épaules dans le Yanvalou.

Ariste

Jusqu'à preuve du contraire, vous avez raison.

Moi

Vous sentez bien que si je vous ai parlé des caractéristiques de notre danse nationale, c'est pour que les auteurs de ballet, librettiste et musicien en tiennent compte.

Ariste

Nécessairement.

Moi

Mais ce n'est pas tout. Il faut aussi qu'ils connaissent bien la mythologie haïtienne, c'est-à-dire les attributs des loas, leurs coutumes, mœurs etc... afin de bâtir le scénario du ballet.

Ariste

Vous avez raison, il y a en germe un ballet essentiellement national.

— QUATRIEME ENTRETIEN —

Etendu sur mon lit, je lisais, peut-être pour la centième fois, le passage fameux de Pascal sur le divertissement. En moi, un désespoir profond, acharné, s'insinuait. Je méditais sur l'âme si extraordinairement pathétique et douloureuse de l'auteur des Pensées, quand Ariste entra et me dit à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! De quoi me parlerez-vous ?

Moi

De la poésie si vous le voulez.

Ariste

Volontiers.

Moi

Cela est un lieu commun d'avancer que les Grecs s'étaient

créé des dieux à leur mesure. Mesure d'ailleurs très harmonieuse. Qualités et défauts, ils avaient tout des hellènes. Chacun d'eux avait son histoire, sa filiation. Les ancêtres étaient divinisés. Comme dit Plutarque, la terre était confondue avec le ciel. Cette circonstance permettait aux poètes, tout en glorifiant leurs divinités, de chanter leurs propres sentiments. Cette poésie fut aussi profondément humaine. Maintenant, dites-moi, nos loas n'occupent-ils pas la même position vis-à-vis de l'imagination populaire ?

Ariste

Il me semble.

Moi

Nous avons donc là le principal élément propre à nous donner une poésie lyrique de premier ordre.

Ariste

Absolument.

Moi

Notez que tous les matériaux sont là. La plupart de nos chants nationaux sont de purs chefs-d'œuvre. Nous avons là une vraie caverne des quarante voleurs où le poète n'a qu'à se baisser pour ramasser d'innombrables pierreries.

Ariste

Que vous avez raison.

Moi

Ajoutez à cela que l'animisme est profondément poétique. D'ailleurs, notre vaudou est essentiellement nôtre. La combinaison des éléments africains et catholiques en a fait quelque chose de spécialement haïtien.

Ariste

C'est très vrai.

Moi

Cela étant, cette poésie serait nécessairement originale.

Ariste

Forcément.

Moi

Et puis, là, tout est si frais, si neuf, si vierge ! Je supplie nos jeunes écrivains d'abandonner cette poésie mièvre et faite de réminiscences qui fut trop souvent la nôtre. Qu'ils abdiquent leurs préjugés bourgeois et aillent au peuple. Qu'ils se souviennent qu'on ne peut comprendre sans aimer. Qu'ils ouvrent tout grand leurs yeux sur ce monde extérieur, si beau, qui les entoure. Qu'ils soient des artistes sincères et volontaires, et alors, de notre terroir, ils tireront une poésie sensuelle comme le pignite, ardente comme un chant dans la nuit, sonore comme un tambour, colorée comme l'habillement d'un loa congo.

— CINQUIEME ENTRETIEN —

C'était un ajoupa charmant. Une galerie courait tout

autour, pavée de pierres multicolores. L'intérieur était propret, presque coquet. Des nattes, çà et là, égayaient les deux chambres ornées de quelques chaises de paille peintes en rouge, d'un buffet vert et d'une table couverte d'une nappe blanche comme du camphre. De grands arbres ombrageaient la cour. On entendait le murmure lointain et coulant d'une rivière bordée de malangas. Je servis à mon ami du boubouille rafraîchissant et parfumé.

Ariste

Comment ? pas de cocktail ?

Moi

Non, mon vieux. Je suis venu ici pour vivre le Rêve, or l'alcool excite à l'action. Il faut de l'économie dans ces deux états.

Ariste

Alors... le laudanum, la cocaïne...

Moi

Pas besoin de ces excitants pour exalter le Rêve. Tout au plus des bouquins de métaphysique, de mysticisme et de contes de fées. N'oublions pas la contemplation intense des jolies fleurs. La vue prolongée d'une belle fleur me met dans cet état que les Orientaux appellent le kief.

Ariste

C'est une hygiène.

Moi

Absolument. Le Rêve est un dédoublement, une dilatation. Le rêveur s'identifie avec la rose que berce la brise, il est le frémissement du tamarinier, le nuage voyageur, l'eau fluide et multiforme. Il est cet homme qui passe, cet autre, cet autre encore. Il est l'univers. Tout en lui vit d'une vie scintillante et fourmillante. En lui, tout a une âme. Il devient un panthéiste doublé d'un animiste. Comme Ali-Baba, il marche dans une caverne de gemmes.

Ariste

Vous me disiez l'autre jour que l'animisme était profondément poétique.

Moi

C'est justement où je voulais en venir. Le vaudou étant profondément animiste, vous sentez l'intense beauté qu'il contient. Nos poètes n'ont qu'à prononcer le «sésame ouvre-toi» pour que s'ouvre la caverne aux milliards.

— SIXIEME ENTRETIEN —

Qui dira la somme d'inconscience que contient la création artistique ? Poète vaniteux, tu n'es qu'un simple médium. Tu penses à une chose, à une idée, et puis tu t'endors et ton subconscient travaille. Le lendemain, tu n'as qu'à te donner la peine d'écrire. Décidément, tu n'es qu'un inconscient doublé d'un paresseux. Seulement, voilà, tout le monde ne peut pas y réussir. L'art, la magie et l'amour, sont trois sœurs jumelles qui ne se laissent violer que par leurs élus. N'aime

pas qui veut aimer. Un magicien qui exécuterait la plus compliquée, la plus minutieuse opération magique n'y réussira guère s'il n'a pas la grâce; pas plus qu'un homme qui assemblerait les plus beaux mots d'une langue n'écrirait pour cela un poème. Et qui dira pourquoi un homme ébloui devant une beauté pareille à celle d'Hélène de Troie aimera une femme ayant un visage à peine médiocre. J'étais plongé dans ces réflexions quand mon ami pénétra dans ma chambre.

Ariste

A quoi pensez-vous ?

Moi

Ma foi, à pas grand'chose !

— Oh ! les belles fougères, s'écria mon ami en contemplant des scolopendres qui s'épanouissaient dans un grand vase. Cette exclamation me fit songer à la botanique nationale. En avons-nous une ? A peine.

Moi

Quel non-sens ! Nos professeurs enseignent la botanique avec des livres français écrits pour de jeunes français. C'est vous dire qu'on parler à nos écoliers d'une flore qu'ils ne connaissent pas.

Ariste

Je vois. Il serait bien plus pratique de les promener dans nos campagnes.

Moi

Absolument. Outre que cela aurait le bénéfice d'une le-

çon de chose ils apprendraient à aimer leur pays qui est si beau. Ensuite, on les obligerait à décrire minutieusement telle fleur, tel arbuste ou tel arbre. Pour cela, on lui ferait étudier les procédés descriptifs de Buffon, Rousseau, Bernadin de St-Pierre et Chateaubriand.

Ariste

C'est simple et de bon sens.

Moi

N'est-ce pas ? D'ailleurs cela reste encore vrai pour les sciences naturelles en général. Ici, souhaitons que le Docteur Catts Pressoir continue ses travaux sur l'entomologie. J'ai eu la chance de lire son travail si intéressant sur les termites. Je vous recommande encore son livre très instructif sur la médecine haïtienne.

— SEPTIEME ENTRETIEN —

Réveillé de bonne heure, je fus me promener dans le jardin. L'écharpe brune de l'aube s'évanouissait peu à peu. Les coqs déchiraient l'air de leurs chants aigus et de rares passants causaient dans la rue. D'innombrables roses étaient écloses dans les parterres. Des tubéreuses se balançaient sur leur tige frêle, les paresseux avaient des ondulations féminines. Je cueillis des cerises; leur goût acide et frais flatta agréablement mon palais. Un vent brusque souffla, et, comme il avait plu dans la nuit, des gouttes d'eau coulèrent des cretonnes. Sveltes ou obèses, ces plantes étaient de variétés nombreuses. Non seulement leurs feuilles étaient admirablement nuancées, mais chaque arbuste en portait de différentes cou-

leurs. Leurs nervures médianes et secondaires sont tantôt d'un jaune citron, tantôt d'un rose hardi, ou encore d'un vert pâle. La beauté de ce matin me fit penser à une âme morte dernièrement. Pauvre petite, elle dort dans un coin ignoré du cimetière. Emu, je me fis apporter un verre de vin que je bus à son souvenir. Tout à coup, j'entendis crier mon nom. Je me retournai. C'était Ariste.

Moi

Vous êtes bien matinal.

Ariste

Je reviens de la messe de cinq heures.

Il pénétra dans le jardin et nous nous assîmes au bord d'un petit bassin.

Ariste

Notre causerie sur la botanique m'a fait réfléchir. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait instituer des cours d'Histoire de l'Afrique dans nos collèges ?

Moi

Assurément. S'il est juste, s'il est nécessaire d'enseigner l'Histoire de France, il l'est aussi pour l'Histoire de notre commune mère. Evidemment on n'écrira jamais tout à fait l'histoire de ce continent mystérieux, presque tous les matériaux manquent. Mais, cependant, depuis qu'Imb Batoutah le premier pénétra dans le centre de l'Afrique, beaucoup a été fait. Ce cours, des hommes comme les Drs. Dorsainvil et Price-Mars pourraient le faire avec beaucoup de compétence. La pauvre Afrique séparée du reste du monde par ses côtes

inhospitalières n'a pas pu saisir le flambeau ambulant de la civilisation. Elle putcependant dérober une toute petite lueur aux arabes, dont bénéficièrent les soudanais. Et de ce qu'à peu près tout ce que nous savons du Soudan a été écrit par des écrivains indigènes écrivant en arabe ne prouve-t-il pas que les nègres sont aussi perfectibles que le reste des hommes ? D'ailleurs, leur architecture est originale.

Ariste

Ne fut-ce que pour la fierté raciale que ce cours donnerait à nos collégiens, il mériterait d'être institué.

— HUITIEME ENTRETIEN —

Je songeais à Ida, partie pour le pays dédaléen de Guéléfrey. Ce fut un pauvre convoi sous la pluie. Le chemin qui mène au cimetière me paraissait si long, si long. Des gens, du seuil de leur maison regardaient passer le cortège. Nous dûmes nous arrêter un moment pour laisser passer un bus. Je revoyais vivante, la morte, elle riait avec des dents blanches comme un pétale de rose blanche. Nous dansions une méringue voluptueuse. Pauvre petite, elle aura froid, toute seule dans sa tombe.

Enfin, nous arrivâmes au lieu de repos. Les fossoyeurs creusèrent le trou en sifflant, puis on laisse tomber le cercueil avec un bruit mat. Quelques femmes pleuraient. Une d'elles à mots hâchés par les sanglots, vanta sa douceur et sa joliesse. Ces scènes, je les revoyais, une à une, minutieusement, quand Ariste me tapa sur l'épaule.

Ariste

Eh bien ! tu as appris l'échec de Pollux Paul. Faute de

spectateurs sa comédie n'a pu subir les feux de la rampe: cependant, l'entrée générale était d'une gourde.

Moi

C'est honteux. Dire qu'on s'écrase à la représentation d'un de ces vaudevilles comme il en éclôt tant à Paris chaque année. Qu'est-ce que vous voulez, cela flatte la vanité des bourgeois. Lovés dans leur fauteuil, ils ont l'illusion d'être dans un théâtre du Boulevard.

Ariste

Vous avez raison. Mais le malheur est que ce pauvre dramaturge doué d'esprit créateur et d'observations, suera sang et eau pour rentrer dans ses frais.

Moi

Mais aussi, pourquoi diable veut-il montrer aux gens leurs petites misères sociales !

— NEUVIEME ENTRETIEN —

Je me penchai à la fenêtre. Un fragment de paysage divinement beau s'étalait. Un bouquet d'arbres penché sur la mer bleue indéfiniment prolongée vers le Rêve, et sur l'onde un voilier aux ailes blanches. Oh ! voilier, emporte-moi vers le pays des Lotophages «où règne un éternel après-midi» et là, que libéré des liens de la lumière, je vive et meure dans une extase perpétuelle ! J'étais dans cet accès de lyrisme lorsque Ariste me frappa sur l'épaule. Je me retournai de fort mau-

vaise humeur, mais son large rire me calma. Alors, à mon tour, lui tapant sur l'épaule :

— Figure-toi, mon cher, j'ai eu la surprise la plus charmante. Passant rue du Quai, un petit magasin dont tous les articles sont indigènes me frappa. J'entrai et fus aimablement reçu. A mes yeux éblouis, tout un art tropical, fragile, puéril, exquis s'étalait. Tout y révélait chez la patronne, Mademoiselle Burke, le goût de l'art, le sens de l'ornementation. Si vous voulez avoir le salon le plus original, le meilleur marché de Port-au-Prince, faites-lui une petite visite.

Ariste

Ah ?

Moi

Les plus jolies choses du monde réjouiront vos yeux. Ici, sur une étagère, les rondeurs lisses d'une jarre ornée d'ovales noirs et or; deux tambours coniques d'un dessin hardi et barbare. Là des plats-marassas dont les dessins eussent ravi les cubites, de fragiles petits paniers brodés de fleurs stylisées, travaillées avec du fil de couleur, des chasse-mouches ravissants. Plus loin, des pantoufles d'un goût original, d'exquises choses en acajou. Voici dans une vitrine des cravates nuancées, d'un tissu très souple, des bracelets en argent d'un travail minutieux et délicat. Ça et là de fraîches nattes invitent au farniente.

Ariste

Il faudra que j'y fasse une visite.

Moi

Cela est de toute nécessité. Mon cher, il faut saluer bien bas cette intelligente commerçante qui aide tant nos humbles artistes.

COLLABORATION

A «LA LIBRE TRIBUNE»

BEHANZIN A BLIDA

Pieds nus dans des sandales de cuir et le corps drapé dans un m'boubou ample, Béhanzin rêve, assis sur une natte orange et noire, cependant qu'immobile, une amazone abrite sa tête royale d'une ombrelle kongo.

Ah ! voir Abomey et mourir ! où les prêtresses d'Ayda Ouèdo !

Les yeux pleins d'une indicible mélancolie, il contemple plus loin que les palmiers maigres qu'agite la brise crépusculaire, plus loin, bien plus loin, au-delà du désert, un pays de vin, de palme et de miel.

Mais où est le sonore bruissement des bracelets d'or aux chevilles des amazones ?

Les premières étoiles s'allumèrent dans le litham du ciel. L'horizon devint de la couleur du fuolard de Badagry. Le royal exilé rêvait toujours. Mais, tout à coup, la brise fraîchit. Le vieillard frissonna. Voici venir les ténèbres et le froid, se dit-il. Il faut rentrer. Il se leva, mais au moment de franchir le seuil de sa demeure forcée, il se retourna, regarda longuement les palmiers nostalgiques et murmura doucement : «Ah ! sans doute je ne verrai Abomey qu'au noir pays de Guéléfrey».

LA LAMPE

Mes pauvres yeux aveugles à force de pleurer. Mon Dieu, ne plus voir le ciel bleu comme les cotonnades paysannes, les roses veloutées et les sabres d'or brandis par d'invisibles cavaliers que sont les éclairs.

Et comme dans le pays où j'étais, il faisait toujours nuit,

j'empruntais la lumière d'une lampe, afin que les hommes ne me heurtassent, lorsque je me rendais dans les caboulots acheter l'ivresse qui berçait ma nostalgie du soleil radieux.

Mais les hommes sont-ils donc aveugles, qu'ils me heurtaient à chaque pas ?

POUR AGATHON II

Chaque fois que je lis Agathon II, je ne peux m'empêcher de m'écrier : «Tiens ! c'est joli, mais où ai-je déjà lu ça ?» tant cela est maniéré, artificiel, livresque surtout.

Diogène, lanterne en main, cherchait un homme, moi je cherche une phrase, une idée personnelle dans les écrits du diplomate fameux. Du clinquant et des paillons.

Ce dernier mot rime d'ailleurs avec haillon. Agathon II aurait-il fréquenté quelque Madame de Rambouillet au petit pied ? Aurait-il séjourné dans quelque chambre où la toile bleue serait de la cotonnade ?

VERS CHANAAN

Un matin d'été, par un soleil radieux et le cœur brisé d'espoir nous sommes partis pour le pays de Chanaan.

Malgré nos pieds blessés par les pierres aigues du désespoir, nos mains meurtries aux ronces des désillusions, allègres, nous marchions dans l'espoir d'étancher notre soif aux raisins violets et que le roucoulement des colombes bercerait notre nostalgie désespérée.

Mais Chanaan recule toujours.

Et voici, nous sommes las. Et nous nous demandons, le cœur anxieux, si le bleu pays saturé d'aromates et tout diapré du vol des paons ne serait qu'un mirage.

BERCEUSE

Variante, le poème a déjà paru dans «Le Petit Impartial», transcription de la dernière strophe qui seule a été modifiée).

Et tu seras roi
au pays des ancêtres, dans la Guinée lointaine
Dodo mon enfant dodo, et que tes rêves
soient en or fin de Galam.

SCENARIO DE FILM :

«LE VAMPIRE ET LE MAGICIEN»

Une chambre, pavée de mosaïques blanches et noires. Au fond, une fenêtre ouverte, baignée de clair de lune. Armoire laquée. Le magicien dessine un grand cercle incandescent à l'aide d'une baguette magique. Dans le cercle, un sceau de Salomon. L'occultiste est vêtu d'une robe de lin blanc, brodée de pentacles noirs. Il ouvre l'armoire, prend une cassolette qu'il dépose au milieu du cercle, puis, après une aspersion d'eau bénite, brûle du benjoin, de l'hysope et de l'encens. Armé d'une épée, il pénètre alors dans le cercle et fait une évocation. Un vampire noir pénètre par la fenêtre en dansant... Danse aux arrêts brusques, d'un caractère géométrique, les jambes en losange, les bras tantôt formant un triangle dont la poitrine serait la base, tantôt des angles droits. On sent que son but est d'obliger le magicien à sortir du cercle protecteur. Effroi grandissant de celui-ci qui, tout à coup, pris d'une syncope, tombe en dehors du cercle... Le vampire se jette sur lui et lui suce le sang.

CASTERA DELIENNE

Des cheveux crépus, une face anguleuse, un regard étran-

ge et des sourcils rebelles. Est-ce un mulâtre ? Je ne sais.

Un homme énigmatique et lointain... mais si proche. Un homme pauvre et de... poids. Une perversité, une méchanceté satanique, et cependant un cœur d'or, une très fine sensibilité. Du courage et de la pusillanimité. Un type dans le genre de Camille Desmoulin. Capable d'entraîner une foule, de faire le coup de pistolet pour rien, par stupidité, s'il n'était pas très intelligent, et de fuir après.

Tout cela dépend du moment, des nerfs, etc... L'homme le moins stable de la terre. Un bien vilain papillon. Un intuitif. Un monsieur qui a des loas. En somme, l'être le plus disparate, le plus complexe que je connaisse. Une mine d'or pour le psychologue et avec tout ça, un type très séduisant.

HOGOUN BALINDJO

Gardien des traditions, Agouason, étends sur moi tes ailes protectrices.

Donne-moi une âme valeureuse comme une machette, un cœur chaud comme des silex heurtés. Mène-moi par la main dans le chemin des traditions. A bobo, a bobo.

Les deux femmes se dirigeaient vers le houmfort, lorsqu'une voix étrange, inoubliable, une voix qui semblait venir de partout et de nulle part et qui semblait les baigner dans un fluide sonore retentit : «Aroo chainin ayo, Hogoun Balindjo, moutchés tchès.

Ago !
Ago !
Marie, Elise
A bobo, a bobo pour papa Hogoun
Alors, le vieux guerrier nago chanta :
Houncis yanvalou
Ohoo ! Ohoo !
Hé moin Yanvalou

damissfôr, tagueslo
Houncis Yanvalou
botonnés
Oh ! nous toutes dagouésan !
Oh ! houncis ouande gialévy
Oh ! houncis yanvalou
Ohoo ! Ohoo !

Ce qui signifie : Oh ! mes enfants, je suis mouillé. Oh ! mes enfants vous pourriez joindre vos efforts pour m'empêcher d'être mouillé dans le gros zin.

Puis le tambour résonna, les couacouas s'agitèrent, la clochette sonna, l'açon fut tumultueuse et tout rentra dans le silence.

En effet, il pleuvait depuis quelques jours. Quand les femmes pénétrèrent dans le houmfôr, le gros zin était à moitié plein d'eau. Alors, il le changèrent pieusement de place, après avoir jeté l'eau.

Guerrier au sabre flamboyant, au foulard écarlate, veille sur moi. Donne-moi une âme aussi valeureuse que celle des guerriers nagos.

COLLABORATION

A LA REVUE «LES GRIOTS»

DONT CARL BROUARD ASSURA

LA CO-DIRECTION

DOCTRINE DE LA NOUVELLE ECOLE

28 Juillet 1915. L'américain foulait notre sol. Hélas, ce n'était pas seulement sur cette terre conquise à la pointe de leurs baïonnettes que leurs lourdes bottes marchaient, mais aussi sur nos mœurs. Bien qu'alors en pantalons courts, nous comprîmes que nous étions la génération de l'Humanité et la mélancolie dilata nos yeux.

Alors naquirent la Trouée et la Revue Indigène. Revue indigeste, disait-on, de cette dernière publication qui, dans l'ordre littéraire, comme le Petit Impartial dans l'ordre politique, n'était qu'une violente réaction contre la trop servile imitation blanche. Nous remîmes en honneur l'assotôr et l'açon. Nos regards nostalgiques se dirigèrent vers l'Afrique douloureuse et maternelle. Les splendeurs abolies des civilisations soudanaises firent saigner nos cœurs. Virilement et glorieusement, puérilement aussi peut-être, nous jurâmes de faire de notre patrie le miracle nègre, comme la vieille Hélade fut le miracle blanc.

Aux splendeurs orientales de l'antique Saba, nous rêvions de mêler la raison latine, et que de ce mélange conforme au génie de notre race, naquit une civilisation intégralement haïtienne. Mais cette civilisation originale, où donc pouvions-nous la puiser si ce n'est dans le peuple.

Aussi, nos âmes inquiètes s'intéressèrent passionnément au folklore. A ce moment, tout un monde agonisa en nous. Nos yeux aveugles et stupéfaits s'ouvrirent dans ce ténébreux cachot où nos fronts bossués ne purent trouver d'ouverture et où nos bâtons résonnèrent lugubrement sur les dalles sonores de la solitude.

Comme Goethe mourant demandait de la lumière, avant

que se ferment nos paupières douloureuses, nous voulons voir poindre l'aurore.

LES GRIOTS

Là-bas, dans les pays mystérieux d'Afrique, quand passent les Griots, hommes et femmes crachent en signe de mépris, car ils sont poètes et sorciers, et les hommes ont peur du mystère. Poignets et encolures chargés de ouangas, ils vont, les yeux pleins de nostalgie et leurs pas s'enfoncent dans la brousse du songe. Ils chantent l'amour rouge comme la fleur du flamboyant, l'immobilité étrange de la mort. Les loas leur parlent en des rêves plus vrais que le réel, le réel n'étant que l'ombre du rêve. Quand ils font résonner les tambours de guerre, les guerriers rêvent d'apothéose. Ils forment une caste à part. Quand ils meurent, leurs âmes maudites ne vont point dans les jardins du Paradis, et leurs cadavres, déposés loin des cases, deviennent la proie des chacals.

AYDA OUEDO

Accordez les tambours mystiques; agitez les couacouas, que bruissent les tchatchas et que sonne la clochette. Ruisselante de blancheur, Ayda Ouédo s'avance, vêtue des couleurs de l'arc-en-ciel. Elle danse et ses sandales courbent à peine l'herbe guinée. Elle danse et ses longs yeux lunaires baignent dans l'hypnose comme un lac... Et sa robe splendide oudoie comme une couleuvre versicolore. Accordez les tambours mystiques. Agitez les couacouas, que bruissent les tchatchas et que sonne la clochette.

VŒU

Le ciel est noir
Le vent siffle,

et les vagues furieuses
balottent ça et là le frêle boumba.
Puissant Agouey,
Ica à la chevelure glauque
aie pitié de nous !
Si tu nous délivres du péril
nous te donnerons un foulard vert,
des sirops onctueux
de succulents gâteaux faits à Port-au-Prince.

PAYSAGE

Derrière l'éventail du palmiste
la lune s'est cassée en éclats brillants.

POEME

Amina, petite femme-fruit, aux joues couleur de pêche, viens t'étendre près de moi sur la natte. Le vent berce les fougères au bord de l'eau, lutine les abeilles bourdonnantes, disperse le parfum pénétrant des goyaves, sur le sol écrasées. Nul lieu n'est plus propice à la sieste.

MIMOSE ET NAGA

Les fées de mon enfance ne dansent plus dans les clairières baignées de lune, et les papillons de la Saint-Jean se sont envolés au pays des enchanteurs.

Mimose et Naga s'en vont cueillir la fleur merveilleuse du calbassi et les «bonbons captaines» dans les buissons au bord des haies, tout comme moi, lorsque j'étais petit.

DAMBALA OUEDO ET LA SIRENE

Un moment... arrête, souple et fluide Sirène. Un baiser,

un seul baiser de tes lèvres roses comme le corail dormant au fond des eaux marines. Que mes mains pressent tes légers doigts en forme de volutes, qu'elles glissent sur ta souple queue diaprée d'or d'agathe et de nacre, qu'elles tombent en pente douce sur ta chevelure verte comme les algues. Reviens, oh ! reviens, langoureuse Sirène. Ne t'éloigne pas. Hélas ! tu fuis, ta croupe recourbée laisse un blanc sillon. Déjà tu t'enfonces et ta belle chevelure s'unit au glauque océan.

Maintenant, enlacée avec Agouey, tu illumines les palais de la mer.

AZORA

Couche-toi, molle Azora. La natte sera douce à ton corps nu et brun comme une nuit où scintillent les étoiles de tes yeux. Vois, le temps est bleu comme l'oiseau du conte; les arbres bruissent doucement. Les mombins embaument.

Couche-toi Azora. Le murmure de la rivière te bercera, et mes baisers t'endormiront.

SULTANA

Sultana, bijou noir, ton svelte corps est un roseau que le vent balance.

Ton rire insouciant est un gai friselis d'eau, une source fraîche, bruissant sur mon âme triste.

Sultana, petite fleur du béton port-au-princien, laisse moi déposer de nombreux baisers sur tes longs yeux noirs, tes yeux qui font s'envoler mes chimères, comme des papillons noirs.

DIALOGUE DES DIEUX

DAMBALA OUEDO

Le disque ensanglanté du soleil est tombé dans la mer. Des volutes aux nuances bleu, gris perle et rose cuivré courent sur le ciel pâle. Une brise furtive agite la chevelure des palmistes, et l'écharpe mauve du crépuscule s'attarde encore sur les mornes. Le soir aux sandales d'ébène descendra bientôt.

Ayda Ouedo

Sans doute, les houncis aux beaux madras s'apprêtent à danser et les tambouriers accordent leurs tambours. Les guirlandes de papiers fins frissonnent sous la tonnelle. De joyeux buveurs affalés sur les bancs ou couchés à terre chantent et font des libations.

Dambala Ouedo

Nuit aux pieds rapides, hâte-toi de remplacer le Soir, car il me tarde d'être à la danse.

Ayda Ouedo

Patience, ô mon époux ! Déjà les veilleuses d'argent du ciel s'allument une à une et la lune solitaire monte l'escalier bleu du firmament.

Dambala Ouedo

Déja mes narines respirent l'odeur des foulards et de la Kalanga; déjà la brise nocturne m'apporte le son des tambours. Bien-aimée, il est l'heure de se rendre à la bamboula.

Ayda Ouedo

O mon époux, enlevons-nous sur ce rayon de lune.

BOUGE

Ce bouge. (Etait-ce dans un rêve ?)
Des prostituées mélancoliques dansaient la méringue, songeant à un passé lointain... lointain, et leurs mules claquaient sur le parquet usé.
Mélancoliques, elles tournaient, tournaient comme dans un rêve, aux sons d'un orchestre étrange : guitare, grage, triangle, tambour.
Accoudé au comptoir crasseux, un ivrogne braillait une chanson obscène. Ce bouge. (Etait-ce dans un rêve ?)

SAGESSE

O Carl, disent-ils, tu gaspilles ta jeunesse. Les jours, comme l'eau fuient et ne reviennent plus. L'heure a sonné où tu dois prendre la vie au sérieux. Pense, ah ! pense à ton avenir ! Tes cheveux blanchissent maintenant.

— Hommes peu sages, le présent seul existe, car le passé est dans la mémoire, et l'avenir c'est le tombeau. Ni présent, ni passé, ni futur : l'éternité du néant.

AFRIQUE

Tes enfants perdus t'envoient le salut, maternelle Afrique. Des Antilles aux Bermudes, et des Bermudes aux Etats-Unis, ils soupirent après toi. Ils songent aux baobabs, aux gommiers bleus pleins du vol des toucans. Dans la nuit de leur rêve, Tombouctou est un onyx mystérieux, un diamant noir Abomey ou Gao. Les guerriers du Bornou sont partis pour le pays des choses mortes. L'Empire du Manding est tombé comme une feuille sèche.

Et partout la misère, la douleur et la mort. Dans quel lieu n'égrènent-ils pas l'interminable rosaire de leurs misères ?

Les fils paieront la faute des pères jusqu'à la quatrième génération, as-tu dit Seigneur. Cependant, la malédiction des fils de Cham dure encore !

Jusques-à quand, Eternel ?

Consolation des affligés, élixir des souffrants, source des assoiffés, sommeils des dormants, mystérieux tambour nègre, berce les chamites nostalgiques, endors leurs souffrances immémoriales.

L'ART AU SERVICE DU PEUPLE

Lorsque nous serons tous endormis sous la pierre du tombeau, j'imagine qu'un critique qui voudra caractériser d'un trait, les tendances du mouvement littéraire qui naquit vers 1925 et se prolonge plus vivant que jamais, jusqu'à nos jours, n'aura besoin que des mots : social et racial. Pas un de nous, je crois, ne fait l'art pour l'art. On pourrait même dire que nous faisons de la prédication. Et c'est ce qui donne à ce mouvement son unité profonde, malgré la différence des esprits. Ce point de vue a été mis en lumière par Duvalier, Lorimer Denis et Bonhomme.

Cependant, à mon sens, l'Art au service du Peuple n'a pas encore été sérieusement envisagé, bien que chez nous, le seul Art possible, viable, soit issu de lui. Mais il ne sait pas lire, me répondez-vous ? Personne ne l'ignore, mon ami. Mais il faudra bien qu'il le sache un jour, et alors quel impérissable honneur ce sera pour nous, d'avoir chanté ses joies et ses souffrances, car c'est dans l'âme d'un peuple que réside le permanent... Hors de là, tout s'écrit sur de l'eau, tout est chimère et vent qui souffle dans le désert. Et d'ailleurs, il m'est arrivé de lire parfois des poèmes à un auditoire d'illettrés. L'effet en était saisissant. Certes, ils ne comprenaient pas grand'chose, mais ils en percevaient la beauté essentielle.

Le lecteur pourra s'en convaincre facilement. Qu'on choisisse pour cela, certaines poésies très simples et très mucisales de Verlaine. Toute âme est accessible à l'idée du beau, dans le sens platonicien du mot. Ce n'est pas là une affaire d'intelligence, mais d'intuition. Le paysan le plus ignorant sent quel hoûntor est plus artiste que l'autre, que telle hounsi chante mieux que telle autre, de même qu'il obéira docilement à une dictature qui travaille dans l'ordre, le vrai et le bien, parce que ce sont là des idées innées. L'on trouvera sans doute que j'insiste singulièrement sur la dictature. C'est que je crois fermement qu'un peuple n'arrive que lentement, étape par étape, au libéralisme. Autrement, il piétine sur place. Le libéralisme de Pétion sombra dans le despotisme. On ne viole pas impunément les lois de la nature. Pour apprendre l'alphabet, il faut d'abord connaître la lettre A ! Mais cela n'a aucun rapport avec le début ? Pardon. L'enseignement ne sera largement répandu, qu'à cette seule condition. Et puis mes regards venus de notre plus lointain passé, c'est-à-dire de notre chemin de continuité, (seule la tradition rend un peuple fort) se tournent vers l'avenir. Créons donc, pour que plus tard vienne le perfectionnement. En définitive, et malgré les pédants qui, à tout propos, et hors de propos, invoquent le matérialisme dialectique, les valeurs de l'esprit ont la durée. Et c'est par elles, qu'on s'élève à la Beauté Suprême. «Le droit chemin de l'amour, qu'on y marche de soi-même ou qu'on y soit guidé par un autre, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas, et de s'élever à la beauté suprême, en passant successivement, pour ainsi dire, par tous les degrés de l'échelle», dit Diotime de Mantinée.

POURQUOI LA REVUE «LES GRIOTS» A ETE FONDEE

Que des Européens, issus de vieilles nations et de vieilles

civilisations, défendent le libéralisme, cela se comprend. Il permet un point de contact entre des idées nuancées, hostiles, qui peut être utile aux pays très avancés, possédant de la maturité politique. Cette doctrine, peu faite pour des peuples jeunes, nous a valu d'innombrables discours aussi pompeux que vides. De Pétion à nos jours, que d'appels aux idées des encyclopédistes et de la Révolution Française, aux vifs applaudissements de badauds qui n'y comprenaient d'ailleurs rien. Pour le peuple, n'en parlons pas. Ces paroles sonores profitaient cependant aux démagogues. Ils y gagnaient des ministères, des ambassades. Nombreux sont les noms qui se pressent sous ma plume, et que je ne citerai pas. L'un d'eux, conférencier moitrinaire, se multiplie terriblement ces jours-ci. Nos législations copiées plus ou moins servilement sur les législations françaises n'épousaient point notre mentalité. Prétextes à d'éloquentes palabres qui, de 1804 à nos jours, ne profitèrent qu'à ceux qui les débitaient. Et comment en aurait-il été autrement ? Ces intellectuels superbes, dédaignant de se pencher sur le peuple, ignoraient systématiquement nos traditions, ou plutôt une partie de nos traditions, les africaines, pour ne s'attacher qu'à nos survivances françaises. Mais l'âme d'un peuple ne peut se scinder en deux comme une cellule. Ainsi, l'Histoire d'Haïti n'est-elle qu'une suite d'oscillations où tantôt l'emportent nos survivances françaises, tantôt nos survivances africaines.

Nos révolutions ne sont qu'une recherche éperdue de l'équilibre.

C'est qu'on ne tenait point compte de notre histoire et de nos besoins.

La guerre civile n'était pas le creuset où se pouvait former notre âme collective. Elle apportait d'inutiles tueries, le pillage, l'incendie, la destruction de notre cheptel, la défaite de nos commerçants évincés par les étrangers, bref, la ruine. En tout cas, ce symptôme était le témoignage d'une désharmonie. L'équilibre n'était possible que dans une harmonieuse

synthèse de nos traditions afro-latines. Mais encore fallait-il se pencher sur le peuple, pour capter à leurs sources ces lointaines survivances. Nous n'avons que trop méprisé la pensée de nos ancêtres. C'est la cendre des morts qui crée une patrie. Au-dessus des divergences, unissons-nous pour la cohésion de l'âme nationale. Ayons le culte de nos glorieux ancêtres. Qu'un bel effort de concorde rallie enfin les membres de la communauté nationale et dans une magnifique synthèse unissons le génie latin au génie africain. Puissent les formules traditionnelles progresser dans le sens de l'unité et du Panaméricanisme.

C'est pour la réalisation de cet idéal que mes collaborateurs et moi avons fondé cette revue.

QUE SONT LES GRIOTS ?

Dans la vieille Hellade, après que dans le mégaron, les guerriers se fussent rassasiés de viandes succulentes et eussent vidés d'innombrables cratère, l'aède adossé à un pilier, préludait sur sa cithare. Il chantait Ulysse perdu sur la mer retentissante, en proie à la fureur de Poséidon, Hector au casque ondoyant, sa divine épouse, les Argonautes désolés errant sur les flots bleus et les sirènes mélodieuses.

Sa belle voix vibrait longtemps encore aux oreilles des conducteurs de peuples, après qu'elle s'était tue, et la rêverie adoucissait leurs regards farouches. Plus tard, des rhapsodes les remplacèrent qui, semblables aux artifices modernes, interprétaient les œuvres des autres.

Bien des siècles après, dans la France médiévale, les trouvères furent les aèdes du nord et les troubadours ceux du midi. «Ce furent, dit Paul Landormy, des poètes qui, depuis le milieu du XIIème siècle jusqu'à la fin du XIIIème, écrivirent soit en langue d'oïl, (français), soit en langue d'oc (provençal), des pièces lyriques destinées à être chantées. Le plus souvent, ils furent compositeurs en même temps que poètes.

Nobles ou bourgeois, ils s'inspirèrent surtout de la chanson populaire. Purement mélodistes, ils sont les lointains ancêtres de nos Monsigny, de nos Grétry, de nos Boïeldieu. Quelques-uns d'entre eux chantaient eux-mêmes leurs poésies, mais la plupart laissaient l'exécution de leurs œuvres aux jongleurs. Sa vièle sur le dos, sa besace au côté, le jongleur allait de château en château, de fête en fête, cherchant les heureux qui ont la bourse ouverte. Il faisait d'abord entendre une ritournelle sur sa vièle (ancêtre des violes et du violon) puis il chantait en s'accompagnant de quelques notes tenues, et chaque strophe de son chant était précédée d'une nouvelle ritournelle».

Citons parmi les trouvères : Thibaut IV de Champagne qui aima la reine Blanche «comme lys» et dont les poèmes sont délicats et spirituels, le châtelin de Coucy, Blondel, l'ami légendaire de Richard Cœur de Lion, Quênes de Béthune, ancêtre de Sully qui composait «des chansons légères à entendre» pour Marie de France, Raoul de Soissons, le tendre Gace Brulé, le duc de Brabant, Colin Muset, spirituel et charmant, le vigoureux Rutebeuf.

Mentionnons parmi les troubadours : Jofroy Rudel, prince de Blaye, dont Rostand a dramatisé les romanesques amours, le belliqueux Bertrand de Born, Bernard de Ventadour qui finit sa vie dans un monastère après avoir bu jusqu'à la lie la coupe du plaisir, etc. «Avec le temps se fit une ventilation parmi les jongleurs, dit Funck - Brentano, les uns devinrent des poètes, trouvères ou troubadours, qui composaient leurs œuvres et ne les disaient qu'en bonne compagnie; les autres récitaient ou chantaient avec accompagnement de musique, vieille, rote ou psaltérion, les compositions des trouvères; enfin, une troisième classe comprit les saltimbanques, faiseurs de pirouettes, joueurs de marionnettes et montreurs d'animaux savants».

Eh ! bien, les griots ne sont pas autre chose. Tout comme les trouvères, les troubadours, ils se divisent en trois classes :

les poètes, les récitants, les bouffons. Ces derniers ne sont pas seulement des baladins mais de redoutables sorciers. Le grand journaliste américain Seabrook leur a consacré des pages troublantes. Ils forment une caste à part, tantôt méprisée, tantôt redoutée. Comme tous les inspirés, ils chantent l'amour, les combats meurtriers, la lueur rouge des incendies.

De nombreux griots accompagnaient les troupes de Samory, d'El Hadj Omar, de Béhanzin, etc... S'accompagnant de leurs guitares primitives, ils chantaient les exploits de ces guerriers, la moisson de têtes nombreuses comme des épis de maïs, le crépitement des fusillades, les bien-aimées, au teint bronzé ou noir, vêtues de contonnades bleues, s'en allant puiser de l'eau aux rivières chantantes.

Nous autres griots haïtiens, devons chanter la splendeur de nos paysans, la douceur des aubes d'Avril, bourdonnantes d'abeilles et qui ont l'odeur vanillée des kénépiers en fleurs, la beauté de nos femmes, les exploits de nos ancêtres, étudier passionnément notre folklore et nous souvenir que «changer de religion est s'aventurer dans un désert inconnu; que devancer son destin est s'exposer à perdre le génie de sa race et ses traditions. Le sage n'en change pas; il se contente de les comprendre toutes, en s'élevant à l'intelligence de leur diversité, de les dépasser toutes, en contemplant leur secrète et pérennelle unité».

SIXAIN

Le soleil s'est voilé de pâles écharpes.
Ses rais, pour arriver jusqu'à nous, semblent
Avoir traversé l'océan gris. Les harpes
Des rameaux capricieux murmurent ensemble
De vagues accords dans les arbres frileux
Il pleuvra tôt sur les chemins pierreux.

POEME

Un jour, mes dépouilles mortelles
retourneront à la terre maternelle
De mes atomes dispersés
surgiront une rose au cœur de l'été
de frêles clochettes,
la cassolette balancée d'une tubéreuse.

ANTILLES

Pays charmeurs, Antilles de saphir.
Martinique, Iles Turques, les Grenadines,
Haïti,
noms chantants qui sonnez
comme des grelots d'or
et qui bercez doucement comme un hamac.
Antilles ! Antilles d'or
vous êtes d'odorants bouquets
que bercent sur la mer, les vents
alizés, îles de saphir,
où la lune baigne d'argent
les palmistes,
cependant que là-bas résonne,
sourd,
le tam-tam.

PARTANCE

Embarquons-nous
sur le paquebot «Rêve»
Madagascar, le Mozambique, l'Ile de Zanzibar
défileront sous nos yeux.
Nous ferons escale à Nossy-Bé,
où les cocotiers courbés par le vent du large

nous enchanteront;
ainsi qu'à Djibouti,
où des somalis se promènent nonchalamment,
les cheveux rougis avec de la chaux de corail.

AFRIQUE

Dédaigneuse du monde extérieur,
et couchée sur l'immense Océan,
l'Afrique sommeille.
Autour de son corps fauve
elle a élevé de formidables remparts,
— côtes inhospitalières, ports introuvables —
Et les yeux clos, contemple
éternellement
son âme,
que dompte un climat inclément.

LA CROIX-DES-MARTYRS

A la Croix-des-Martyrs,
les jours
que ne rythme aucune horloge sonore,
s'écoulent calmes, paisibles,
comme un ruisseau.
La petite église silencieuse,
est toujours là,
et le gazon vert,
les cretonnes,
les paresseux rouges, lentement oscillent.
Sur l'écran de la vie
les heures passent au ralenti.

LE CANTIQUE DE BOUKMAN

De sombres nuages courent sur le firmament noir comme

nos visages. Des sabres d'or et de feu scintillent. Un dieu puissant roule d'énormes pierres sur le dôme du ciel. Les grandes eaux sont déchaînées et la tempête furieuse tord, déracine les figuiers maudits, les mapous gigantesques.

Sois-nous propice, Hohoun Balindjo. Donne-nous le courage de couper les têtes plus nombreuses que les étoiles du ciel, que nos torches brillent comme un soleil couchant. Et vous, mes frères, sur ce sang que nous allons boire, jurons d'exterminer les colons !

PAGANISME ET VAUDOU

A MON PERE.

Les passions de l'amour sont innées. L'amour paternel est aussi naturel que les besoins physiologiques. Ainsi les pères n'usaient guère, ou presque, du droit de vie ou de mort dont ils jouissaient à l'origine sur leurs enfants. Plus que de la crainte, ceux-ci avaient pour eux une profonde estime. De là naquit le respect viril de la vieillesse. A Sparte, tout vieillard pouvait punir un jeune homme. L'inégalité sociale ne vint pas, comme le pensait Rousseau, du droit de propriété, mais de la vie patriarcale. Les premiers nobles furent des chefs de famille.

Pères de peuples, les rois jouissaient d'un pouvoir absolu. C'est qu'ils n'avaient pas seulement le pouvoir militaire, mais aussi le pouvoir religieux. L'affection filiale créa le traditionalisme et le culte des ancêtres. Ce sont ces deux sentiments qui assurèrent la durée de la civilisation chinoise. «La piété filiale est la racine de toutes les vertus. Elle se divise en trois immenses sphères :

1 — Celle des soins et des respects qu'il faut rendre à ses parents.

2 — Celle qui embrasse tous les devoirs envers le principe et la patrie.

3 — Celle de l'acquisition des vertus et de toutes les qualités qui ont notre perfection».

Ecoutez encore le Hiao-King ou Livre de la Piété Filiale. «Le prince est le père et la mère de ses peuples : vous le servirez avec une vraie piété filiale, et vous serez un sujet fidèle; vous défèrerez à ceux qui sont au-dessus de vous et vous serez un citoyen soumis». Tout Chinois avait chez lui un autel sur lequel on déposait des tablettes où l'on écrivait les noms des aïeux. C'est là que les cassolettes répandaient leurs parfums, tandis que l'on faisait les cérémonies. Des mets exquis étaient déposés chaque année sur les tombeaux.

En Grèce, tout comme en Chine, le père avait droit de vie et de mort sur sa progéniture. La réunion de quelques familles formait une phratrie, et de plusieurs phratries, une tribu placée sous la garde d'un héros divinisé. Ainsi, d'après la légende, Cécrops réunit la population de l'Attique en douze confédérations. Un feu perpétuel couvait sous la cendre du foyer où l'on faisait les libations. Certains jours, de gracieuses couronnes et des repas funéraires étaient déposés aux pieds des stèles. Seuls les chefs de famille de phratrie ou de tribu pouvaient officier.

Même absolu pouvoir sur la parenté chez les Romains. Les ancêtres étaient divinisés sous les noms de lares et de mânes. Un sanctuaire domestique leur était dressé dans l'atrium. Devant l'autel, un feu perpétuel, symbole de l'immortalité de l'âme, élevait sa flamme. Le matin, ainsi qu'avant et après chaque repas, le chef de famille disait des prières et faisait les libations. Les jours fériés, l'autel était abondamment fleuri et on y brûlait de l'encens. Les latins s'attachaient beaucoup à leurs pénates.. Voyez l'émotion de Catulle retrouvant sa petite villa de Sirmio, à son retour de Bythinie. «Ah ! quel bonheur plus grand que la fin de soucis, quand

l'esprit rejette son fardeau et que fatigués du voyage, nous venons nous asseoir auprès de notre Lare et nous reposer enfin dans notre lit ? Oui, c'est là ce qui seul nous paie de tant de fatigues. Salut, ô belle Sirmio, réjouis-toi du retour du maître. Réjouissez-vous aussi, ondes du lac. Riez, tout ce qu'il y a chez moi de rires !»

Avec des sensibles différences, ces cultes ne ressemblent-ils pas aux nôtres ? Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant. Certaines conceptions, certains sentiments semblent universels. Si le houmfôr n'est pas au cœur de la maison, et si le houngan n'est pas forcément le père, il est vénéré par toute la famille. Le climat qui dans l'Hellade et l'Italie exigeait que les libations fussent d'huile et de vin, veut chez nous, du rhum et du clairin... Ajoutons qu'aucun homme du peuple ne boit son café sans en verser pour les défunts. Dans nos cimetières de campagne les tombes ont généralement une cavité, où les paysans déposent, certains jours, des pistaches et des grains de maïs baignant dans de l'huile d'olive, ainsi que des repas funéraires. Les guédés fêtent le 2 Novembre avec autant d'indécence que dans l'antiquité, les bacchanales. Si des cultes privés nous passons aux cultes publics, même ressemblance. Comme Neptune de son trident, Agué aux yeux verts dompte la mer retentissante. Iris a passé son écharpe à la belle Aïda Ouédo. Avec son sabre et son foulard rouge, Hogoun conduit les guerriers au combat tout comme Mars. Nos maîtresses d'eau sont aussi gracieuses que les naïades. C'est que, chez tous les peuples priimtifs, «tout ce qui entoure l'homme, tous les phénomènes qui frappent ses yeux ou ses oreilles, ce sont des récélations de la divinité, ce sont des dieux». Félix Guirand à qui Frédéric Lefèvre demandait d'où provenaient les similitudes mythologiques, répondit : «Tout simplement de ce que les formes de l'esprit sont limitées et que l'imagination des hommes — surtout des hommes primitifs — se meut dans un cercle relativement restreint. Voilà pourquoi certains mythes, surtout ceux qui tendent à expliquer les phénomènes de

la nature se retrouvent identiques chez des peuples qui n'ont pas eu entre eux de rapports. Cela ressort particulièrement des pages que j'ai tenu à consacrer, en dépit des informations encore dispersées, aux mythologies des peuples primitifs d'Océanie ou de l'Afrique Noire». Je souhaite qu'une équipe de folkloristes étudie sérieusement le vaudou. Un jour viendra où ce culte ne sera plus qu'un souvenir. Déjà, il est sérieusement battu en brèche par les sectes protestantes. A ce propos, bien que catholique, il me faut reconnaître que le vaudouisant le plus enragé, converti au protestantisme, abandonne définitivement les loas, cependant qu'ils font bon ménage avec le catholicisme. A quoi cela tient-il, me demanderez-vous ? A ce que le protestantisme, religion sans décor et sans mystères, est nulle sur l'imagination et la sensibilité, à la bénédiction des images qui vont ensuite orner les houmforts à la distance qui sépare nos prêtres des ouailles du prolétariat.

FOLKLORE.-

LE ROMAN

DE BOUQUI ET DE MALICE

CHAPITRE I

Assis sur une chaise basse devant sa case, les jambes croisées, Bouqui fumait lentement sa pipe. Son large chapeau de paille reposait à côté de lui. Ses yeux vagues regardaient sans voir le vallon ombreux où coulait un grand ruisseau assez riche en écrevisses. Son frère, Malice, appuyé sur un bâton, semblait soucieux. La mère de Bouqui baissait chaque jour, et la récolte de maïs serait mauvaise.

— Bouqui, dit-il tout à coup, je crois qu'il serait bon de préparer une soupe pour maman. Tenez (il tira une gourde de

sa poche) allez au marché, où vous achèterez vingt centimes de viande, dix de giraumont et quinze de vermicelle.

Bouqui partit, s'acquitta assez vite de ses commissions et reprit le chemin du retour. Le soleil commençait à monter. Il se retourna soudain et vit son ombre qui le suivait.

— Compère, pourquoi me suivez-vous ?

Celui-ci semblait sourd. Une sueur froide baigna Bouqui.

— Ah ! c'est la viande qu'il vous faut ? Eh ! bien, voilà!

Mais, ce n'était pas seulement la viande que voulait son poursuivant, mais aussi la vermicelle et le giraumont que le demi-frère de Malince lança par dessus son épaule.

Hélas, les pas de l'homme étaient toujours dans ses pas. Bouqui qui sentait se resserrer ses fesses, prit la fuite en jetant le reste de monnaie et vint s'abattre tout suffoqué aux pieds de Malice.

— Eh ! bien, Bouqui, qu'y a-t-il ? Où sont les commissions ?

— Ouaille, Ti Malice, versez-moi un grog de fusillé. Ouaille, j'ai dû tout remettre à un assassin qui me poursuivait, même l'argent, hélas !

— Sot, à cette heure, il ne passe personne sur la route. C'était probablement votre ombre, imbécile. Enfin, j'irai moi-même au marché. Vous, préparez le bain tiède pour la vieille.

Bouqui se dirigea vers le vallon ombreux, y ramassa des brindilles qu'il amassa en un petit tas qu'il fit flamber. Ayant rempli d'eau une marmitte, il la déposa sur le brasier. Puis, s'étant baissé, il l'éventa avec son chapeau, après avoir longtemps soufflé dessus. Alors, se sentant fatigué, il s'assit. Quand l'eau eut bouilli, Bouqui saisit vivement le récipient et pénétrant dans l'arrière pièce, le vida d'un trait dans la baignoire de bois. La vieille, étendue sur une natte, geignait doucement. Son fils la souleva comme une plume et la déposa dans l'eau. Les yeux de la pauvresse s'ouvrirent, et ses lèvres s'écartant montrèrent des dents très blanches. Bouqui, satisfait, recula un peu. «Oh ! Oh ! dit-il, comme tu es contente,

maman. Tu veux ton cachimbo, sans doute. Attends, attends, et se baissant, il ramassa un coco-pauvre qu'il enfonça presque de force dans la bouche de la baigneuse.

Malice revint.

— Et l'eau chaude ? demanda-t-il.

— Oh ! oh ! maman est au bain, et si contente, si contente qu'elle m'a prié de lui apporter sa pipe. Viens la voir.

Pénétrant dans la chambre, Malice, les bras levés vers le ciel, hurlait :

— Miséricorde ! Bouqui, vous avez tué votre mère.

CHAPITRE II

Peu après, Bouqui prit femme. Un soir qu'il prenait le frais, assis à l'ombre d'un sablier, tirant de grosses bouffées de sa pipe, son neveu Ti-Bœuf vint à passer. N'aimant point frayer avec Bouqui, il fit semblant de ne pas le voir.

— Ohé ! Ti-Bœuf, qu'ai-je donc avec vous ? Vous ne me dites pas bonjour.

— Excusez-moi, mon oncle, je ne vous avais pas vu.

— Et la famille ?

— Bien, je vous remercie.

— Dites-moi, où habitez-vous ?

— Ma famille demeure sous un manguier, non loin de la source. Pour moi, j'habite sous un caïmitier, au bord de la ravine.

— Bien, bien, je viendrai vous voir un de ces soirs.

Le surlendemain, par une nuit sans lune, presque sans étoiles, Bouqui se dirigea vers la demeure de son neveu, pas avant cependant de recommander à sa femme de préparer une immense chaudière. Il marchait à petits pas, écartant précautionneusement les branchettes. Les lumignons verts de coucouilles, les barbes blanches du cotonnier balancé par le vent l'effrayaient. Une fresaie qui hua le fit frissonner. Un grand corps apparut tout à coup vaguement. Bouqui allongea

doucement la main, lorsqu'un magistral soufflet lui enleva quelques dents. Lâchant un pet qui résonna comme un tambour arada, il prit la fuite en hurlant. Sa femme, bouleversée, lui prépara un «thé-saisi» qu'il avala après un grog de cinq doigts. Le lendemain, il était devant sa case la mâchoire bandée, lorsque Ti-Bœuf vint à passer, qui lui souhaita le bon jour d'un air douceureux, une pointe d'ironie dans le coin de l'œil.

— Bonjour, grogna Bouqui.

— Vous êtes malade, cher oncle !... Pourtant, hier vous étiez bien portant.

— Je n'ai rien... rien.

— Au revoir, cher oncle. Bonne journée.

— Adieu, et Bouqui se tournant vers sa femme qui venait de sortir, lui dit : Méfiez-vous de cet animal de Ti-Bœuf qui semble, à le voir, pouvoir à peine écraser une fourmi. C'est un loup-garou dangereux. Il se change en tigre la nuit.

CHAPITRE III

Bouqui et Malice se chamaillaient sans cesse. Celui-ci, résolu d'en finir, couvrit Tante Avéline consentante d'une peau de cabri puante, grouillante de vers. Elle alla passer devant la case de Bouqui.

— Oh ! oh ! Tante Avéline, est-ce bien vous ? Tante Avéline, qui donc vous a fait ce mal ? s'écria Bouqui en se bouchant le nez.

— Malice, oui.

— Malice ! c'est donc un homme bien redoutable. Dorénavant, je me garderai de lui chercher noise.

Le lendemain, au pipirite chantant, Bouqui courut chez le prétendu houngan.

— Compère Malice, mon cher, oublions nos querelles. Vivons en bonne amitié. Pour fêter notre réconciliation, demain, nous tuerons maman (un houngan l'avait ressuscitée au

moment de la mettre en bière) et nous la mangerons; ensuite, nous ferons de même pour la tienne.

Le lendemain donc, la malheureuse fut hachée et mangée à la sauce malice. Le surlendemain, Malice enferma sa mère au haut d'une tour, lui recommandant de ne point paraître, à moins qu'il ne lui chante cette chanson :

Maman, maman, adié maman, filé corde,
cé ti Malice
Almandia, almandis
cé ti Malice
filé corde.

Alors, elle filerait une marmite qui remonterait avec la nourriture et la boisson nécessaires.

Un moment après, Bouqui vint.

— Bonjour Malice.

— Bonjour Bouqui.

— Eh ! bien, et la chose ?

— Quelle chose ? Foutez-moi la paix, ou je vous fiche dans le même état que Tante Avéline.

Bouqui se retira tout mortifié et la rage au cœur.

Un jour, caché derrière un gros mapou, il surprit Malice qui chantait au pied de la tour :

Maman, maman, adié maman, filé corde
céti Malice
Almandia, almandia
céti Malice
filé corde.

Aussitôt la marmite descendit et Malice la remplit de mets succulents. Bouqui s'en alla, enchanté de sa découverte.

Le lendemain il revint, au soleil levant, et contrefaisant sa voix, il chanta :

Maman, maman, adié maman, filé corde
céti Malice
Almandia, almandia
céti Malice
filé corde.

Il était persuadé que sa chanson avait la douceur d'une flûte, cependant qu'on l'entendait dans la Guinée comme un orage.

— Hum ! hum ! se dit la vieille. Ce n'est point la voix de mon fils. A d'autres, coquin !

Vainement Bouqui tenta d'assouplir son larynx. Ce fut bien pis. Il revint le lendemain, le surlendemain. Peine perdue. Cependant, Malice était au courant de son manège. Aussi, un matin que son demi-frère se morfondait au pied de la forteresse, marchant doucement, à pas feutrés, il lui banda vigoureusement les yeux, et le couvrit d'une peau de cabri, tout puant. Persuadé qu'il était devenu dans le même état que Tante Avéline, Bouqui éperdu prit la fuite, hurlant comme un damné.

CHAPITRE IV

Un jour, à la chasse, Bouqui cassa l'aile d'un oisillon d'un coup de fistibal. Il en fit cadeau à un enfant qui finit par le tuer en jouant. Le lendemain, Bouqui vint réclamer son oiselet.

— Comment, dit la mère, n'en aviez-vous pas fait cadeau à l'enfant ? Du reste, le petit oiseau est mort.

— Je n'en sais rien, remettez-moi mon bien.

— Eh ! bien, prenez un mouton à sa place et ne revenez plus ici.

Le lendemain Bouqui revint.

— Mon oiseau !

— Mais, ne nous vous avons pas dit hier qu'il était mort et n'avez-vous pas pris un mouton à sa place ?

— Je n'en sais rien, mon oiseau, il me faut mon oiseau.

— Eh ! bien, prenez un autre mouton et ne revenez plus.

Ce fut ainsi six fois de suite. Ce jour-là, le septième jour, Tigre vint à passer et s'étonna de la disparition des bêtes.

— Hélas, dit la dame, Bouqui m'a tout enlevé pour un misérable oiseau à demi mort qu'il donna à mon fils. Il ne me reste plus que ce seul mouton que vous voyez.

— Voulez-vous me le donner madame, je vous promets que Bouqui ne reparaîtra plus jamais devant vous.

— Prenez-le donc.

Ayant écorché la bête, Tigre le dévora et se revêtit de la peau. Bouqui ne tarda pas.

— Madame, il me faut mon oiseau.

— Hélas ! Bouqui, il ne me reste plus qu'un seul mouton, prenez-le.

Sans regarder à droite ou à gauche, Bouqui chargea vigoureusement son mouton. Hum ! hum ! se dit-il, ce mouton est gras comme un cochon ! Il y en a bien pour deux jours. C'est ma femme qui sera contente. Elle se rongera les doigts à force de sucer.

— Hem ! hem ! vous ne vous doutez pas de quel gros nègre vous êtes porteur, Bouqui. C'est le général Tigre...

A ce nom, Bouqui bondit comme s'il avait été piqué par une épingle. Du plus loin qu'il pût, il cria à sa famille qui prenait le frais devant sa porte : «Fuyez, mes amis, vite, vite, ce n'est pas un mouton que je porte, mais bien un Tigre». Ce fut aussitôt une fuite éperdue. Femme, enfants, se suspendirent à un madrier. Arrivé devant la maison, Tigre s'assit

paisiblement sur ses pattes de derrière, attendant que les malheureux tombassent comme des fruits mûrs.

— Papa, papa, criait le dernier enfant de Bouqui, mes mains n'en peuvent plus, je vais tomber... je tombe.

Tigre, d'un coup de patte lui cassa les reins. Ce fut bientôt le tour du deuxième, du troisième, du quatrième enfant de leur mère. Bouqui, navré contemplait sa famille anéantie. Il fut dévoré avec tous les siens.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Tigre, le lendemain, après avoir fait son besoin derrière un buisson, de voir Bouqui ressuscité détaler à toutes jambes.

CHAPITRE V

Un midi, Bouqui surprit Malice qui mangeait de bon appétit un rosbif aux piments doux. Celui-ci généreux, lui en fit une part que Bouqui dévora à belles dents.

— Malice, mon cher Malice, où prenez-vous ces viandes grasses et succulentes ?

— C'est le cadeau d'un compère.

— Menteur, je ne vous connais point de filleul. Allons, cachotier, dites, je serai discret.

Malice fit deux ou trois mensonges dont Bouqui ne fut pas dupe. Il insista : «Et si je vous contais l'histoire de Compère Macaque et de Compère Chien ?»

— Allez-y.

— Tope-là. Cric.

— Crac.

— Hem ! Pour aller à un grand bal, Compère Chien et Compère Macaque, de tous temps ennemis, confièrent au même tailleur la confection de leurs jaquettes. Un jour que Macaque était à l'essayage, il vit de loin venir son adversaire. D'un bond, il se blottit derrière le comptoir. Compère Chien entra, tout pimpant, tout guilleret. Hum ! hum ! dit-il, je flaire je ne sais quelle odeur de Macaque. C'est bien possible, il sort d'ici à l'instant, répondit le tailleur. Satisfait, Compère Chien se retira et Macaque put sortir de sa cachette.

Dans une seconde rencontre, celui-ci qui faillit être étranglé ne dut son salut qu'à la fuite. Jurant de se venger, il alla consulter un bôkor redoutable.

— Ah ! si vous pouviez me procurer une parcelle d'excrément de chien, n'importe lequel, je les exterminerai tous, dit le houngan.

— Vraiment, il n'en resterait pas un seul sur le globe ?

— Pas un seul.

— Bien, veuillez patienter quelques jours.

Compère Macaque se posta dans une venelle déserte, derrière un buisson de «belles-mexicaines». Passèrent plusieurs chiens qu'il trouva trop costauds, trop redoutables. Tout à coup surgit un tout petit chien de France. Ah ! celui-là, je m'en vais le faire chier, murmura-t-il, et il bondit comme un tigre. La lutte fut beaucoup plus chaude qu'il ne s'y attendait. Enfin, après une heure de combat acharné, se baissant, il ramassa un bout d'excrément et s'enfuit à toutes jambes. Arrivé chez le bôkor, haletant, mais gonflé d'une joie immense, il lui tendit son précieux butin. «OK, dit le houngan. Mais êtes-vous bien sûr que cela vient d'un chien ? Pensez que si cela provenait de vous, tous les macaques expireraient.

— Attendez, attendez, je ne suis pas tout à fait certain de n'avoir pas senti suer mon cul au plus fort de la lutte...

— Puisque vous avez tenu votre promesse, dit Malice, je tiendrai la mienne. Ces viandes proviennent des bœufs du roi. Demain, au petit jour, je vous y accompagnerai.

La nuit s'était faite. Bouqui, bientôt impatient, alluma un grand boucan.

— Malice, Malice, c'est le moment. Regarde là-bas les rougeurs de l'aube.

— Farceur, va éteindre cet incendie.

Bouqui se coucha mais ne tarda point à se réveiller et, se penchant sur un arbre, imita le chant du coq.

— Malice, voici que les coqs annoncent le jour, partons !

— Allez vous coucher, Bouqui.

Mais, celui-ci ne pouvait dormir. Il imagina peu après d'imiter les sabots des ânes et des mulets qui transportent les paysannes au marché.

— Ah ! c'est pour de bon, Malice. Les campagnards vont au marché.

— Foutez-moi la paix, Bouqui.

Enfin, quatre heures sonnèrent. Malice, muni d'un halefôr et son compagnon d'un gros sac, partirent. Après avoir doucement enjambé la clôture du pré, chacun se glissa dans le cul d'une vache, comme glisse une seringue entre les fesses d'un enfant malade. Malice eut vite fini d'enlever le peu de viande qu'il lui fallait.

— Allons, Bouqui, le soleil ouvre tout grand ses yeux. finissons-en. Les bouviers du roi vont venir.

Mais Bouqui faisait la sourde oreille, et Malice, impatient, s'en alla. Cependant, les bouviers arrivèrent juste au moment où Bouqui se glissait hors de la vache. Surpris, effrayés, les bouviers se mirent à fuir, lorsque l'un d'eux, se retournant, reconnut Bouqui. «Hé ! hé ! amis, dit-il, ce n'est que Bouqui. Cassons-lui la gueule».

Après l'avoir roué, les bouviers jugèrent bon de griller les fesses de Bouqui. Ce qu'ils firent incontinent, en le forçant à s'asseoir sur un boucan. L'Oncle qui poussait des cris épouvantables, se débattit si bien. qu'il finit par s'échapper des mains de ses bourreaux et se réfugia dans une forêt profonde. Tandis qu'il bêlait comme un veau, un diable, perché au faîte d'un avocatier, laissa tomber un fruit vert juste sur ses plaies. Bouqui bondit en hurlant : «Dieu me hait ! Oh ! comme il me hait !» Le malin qui se tordait de rire, lui lança alors un avocat mûr qui s'écrabouilla dans les blessures. Bouqui se débarbouilla, à l'aide de ses mains qu'il léchait, s'écriant tout réjoui : «Dieu m'aime, oh ! comme il m'aime !» De ce jour, on le surnomma «Bouqui au cul brûlé». Il guérit assez vite, heureusement.

CHAPITRE VI

Un jour, causant avec la fiancée de Bouqui, Malice se vanta de chevaucher l'Oncle comme une vulgaire rosse.

— C'est impossible, répondit la fiancée indignée.

— Impossible ? Je vous jure de le faire caracoler devant votre balcon, pas plus tard que cette semaine.

— Allez, vous plaisantez, Malice.

Le surlendemain, bavardant avec Bouqui, notre finaud laissa entendre qu'il était invité à un bal chez le roi, qui serait précédé d'un grand dîner. A ce moment, Bouqui évoquant des victuailles gargantuesques, ouvrit immensément ses yeux, ronds comme ceux des chouettes.

— O Malice, Malice mon frère, emmenez-moi.

— C'est impossible, Bouqui. Voyons, vous n'êtes pas invité.

— Eh ! bien, arrangez-vous. A vous tout est possible, Malice !

— Impossible !... A moins que... à moins que. Mais vous n'accepteriez pas.

— Dites toujours.

— Voilà. Vous me serviriez de monture. Arrivé là, vous aurez vite fait de vous déharnacher et de pénétrer comme un invité dans la salle.

Bouqui refusa avec indignation, mais lorsqu'il pensa aux plats succulents qui allaient lui échapper, il accepta.

— A demain donc, dit Malice.

— A demain.

Le lendemain l'Oncle s'amena de bonne heure.

Après avoir causé un moment, Malice lui mit la selle sur le dos. Bouqui gémit.

— A vous entendre, dit Malice, on dirait que vous portez la cathédrale de Port-au-Prince.

Pour les œillères, Bouqui se plaignit de ne pas voir.

— Qu'à cela ne tienne, vous irez tout droit devant vous.

Mais, pour le mors, ce fut toute une affaire. Il se plaignit qu'on lui cassait les dents, auxquelles il tenait plus que la prunelle de ses yeux. Enfin, Malice s'élançant sur la selle, éperonna.

Tel un fauve, son coursier bondit.

— Ah ! non, pour ça non ! Il n'avait pas été question d'éperon.

— Vous plaisantez, mon cher. A-t-on jamais vu de cavalier sans éperons ?

— Ne le faites pas une seconde fois, ou je ne marche plus.

Cependant, il se décida à trotter d'une assez fière allure. Hélas ! il ne tarda pas à se fatiguer. Un vigoureux coup de cravache le réveilla de son assoupissement. La Rossinante improvisée égrena un rosaire de borborygmes.

— Non ! non, non Malice. Il n'était pas question de fouet.

— Imbécile, il n'y a pas de cavalier sans cravache.

Le pauvre homme suait à grosses gouttes et faiblissait de plus en plus. Soudain, il leva la tête et vit le balcon où sa fiancée prenait le frais. Alors, l'énergie lui revint. Furieux du tour que lui jouait Malice, il se mit à caracoler, ruer, bondir, pirouetter, en vain. Son cavalier ne bougeait pas plus qu'un crapaud sur sa crapaude. Tout son manège n'eut d'autre résultat que d'attirer l'attention de sa fiancée. Quelques vigoureux coups d'éperon le rendirent souple comme un gant, et c'est d'une allure vertigineuse qu'il passa devant sa promise évanouie.

CHAPITRE VII

Cependant, une déveine carabinée s'acharnait sur Malice. «L'argent, pour moi, disait-il, ne s'est pas contenté de grimper sur les arbres, mais s'est foutu dans la mer».

Ses plus roublardes combinaisons rataient immanquablement, et lorsqu'il rentrait la tête basse, la poche vide, et l'air tout penaud, sa femme, ses enfants affamés lui faisaient des

scènes épouvantables. Désespéré, il résolut de se pendre.

Muni d'une corde, il allait exécuter son dessein lorsqu'il rencontra un matelot sur les quais qui lui dit connaître un pays, où il suffisait pour ainsi dire de se baisser pour ramasser de l'or, comme des cailloux. A cette nouvelle inattendue, notre homme se mit à danser de joie. Une souris échappée des griffes d'un chat ne serait pas plus heureuse.

Après des tractations, à la vérité fort difficiles, Malice vendit le peu qui lui restait, c'est-à-dire deux misérables carreaux de terre, se munit de quelques provisions et partit dare dare avec toute sa famille.

Des jours et des nuits, ils marchèrent, escaladant de hautes montagnes, traversant des rivières en crue, longeant des vallées profondes, en proie à la faim, au soleil et à la fatigue.

Mais voici qu'un matin, à l'heure où le soleil pompe la rosée, derrière un rideau de palmistes, une ville étincelante surgit à l'horizon, dont les dômes de cristal brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Malice, très débrouillard, loua une petite maison ce jour même, puis, ayant tâté du terrain, s'improvisa houngan. C'est un métier, disait-il, qui n'est pas bien malin, et qui rapporte toujours, les hommes étant partout des sots.

L'exotisme plaisant toujours, notre homme devint en peu de temps fort à la mode. Les plus hautes dames le consultaient. Aussi, en six mois, amassa-t-il une petite fortune.

Un jour, il fut invité à dire les dernières prières pour un mort qui laissait d'immenses biens. Malgré ses grands avantages, Malice avait le plus vif désir de rentrer dans son pays. Cette occasion lui parut propice. Il dit à sa famille : «Mes amis, j'en ai assez de ce pays. Ce soir, tandis que je dirai les dernières prières à l'étage, vous, débrouillez-vous pour tout enlever. Ne laissez pas un poil sur le maclouclou».

Claires, brillaient les étoiles, lorsque Malice, sa femme et ses enfants se rendirent dans la maison du défunt. Gravement,

il monta l'escalier après avoir prié sa famille de l'attendre. Des enfants, entourés de parents nombreux et fortunés, étaient autour d'un petit autel fleuri où se consumaient des cierges.

Malice leva ses yeux au ciel, toussa, se frotta onctueusement les mains, et tout en passant son sac, entonna d'une voix dolente :

«Chaque grand moune cé dix mille goude»

Et les assistants de répondre :

«Oui cé vérité
Oui cé vérité,
Oui cé vérité,
Seigneur».

En un clin d'œil, la valise du prêtre savane s'emplit. Il marmotait des prières lorsqu'il fut pris d'une transe bizarre, durant laquelle il s'écria : «Mes amis, mes amis, voici que le mort veut me parler; vite, vite, voilez-vous le visage».

Emus, effrayés, les assistants s'empressèrent de rafler tout ce qu'il y avait d'étoffe dans la maison. Même l'un d'eux, tout tremblant, se boucha les yeux avec un soutien gorge, ce qui manqua de faire pouffer de rire le malicieux bokôr, qui pendant ce temps, enlevait tout ce qu'il pouvait enlever. Alors, évitant le moindre craquement, le plus doucement possible, il descendit l'escalier, rejoignit sa famille chargée de butin et prit la fuite vers un petit bois de bayahondes où l'attendaient des mules toutes prêtes.

Cependant, un quart d'heure s'était passé et les malheureux parents suaient à grosses gouttes sous leurs draps. On était en plein mois de Juillet. La demie heure se passa. Rien ! Enfin, l'un d'eux toussa, puis un autre plus audacieux, dit d'une voix faible : «Père Malice, que dit le mort ?» Pas de réponse. «Houngan Malice, que dit le mort ?» Pas de réponse. «Taureau Malice, qu'a dit le défunt». Pas de réponse. Alors, il souleva un petit coin de la chemise qui lui cachait le visage,

et le rabaissa vivement. Quelques minutes s'écoulèrent. Il souleva un peu plus. Dans le silence auguste, la chambre lui sembla à peu près vide. Enfin, après avoir répété plusieurs fois ce manège, il souleva tout à fait le voile en hurlant : «Au voleur ! A l'assassin !»

Ce fut une dégringolade éperdue dans l'escalier.

Mais, hélas ! Malice était loin... bien loin.

CHAPITRE VIII

Hors d'atteinte, Malice et sa troupe ne se pressèrent pas trop. Ils s'attardèrent dans les bourgs, musèrent dans les marchés, firent la sieste dans les vallons ombreux au bord des eaux courantes. Un soir, dans une clairière baignée de lune, Malice une main à la tempe commença :

— Cric.

— Crac.

— Il y avait une fois, un homme si pauvre, si pauvre, qu'il nourrissait à peine sa famille avec des «peaux de patates» ramassées un peu partout. Un après-midi, rentrant plus las que d'habitude, il dit : «Mes amis, je ne peux vous laisser ainsi mourir de faim. Résignez-vous à mendier pendant quelques jours. Pour moi, je m'en vais à la grâce de Dieu, à la recherche d'un travail».

Toute la nuit, sa femme et ses enfants étouffèrent leurs larmes. A l'aube, muni d'un halefôr contenant deux bananes, il partit après des adieux déchirants. Tout le jour il marcha, suant à grosses gouttes, pauvre loqueteux rongé de chagrins et brimbalant comme un ivrogne. Le soir tombait, lorsqu'il rencontra un vieillard assis sur une pierre et qui semblait accablé de fatigue. Ému de pitié à la vue d'un plus pauvre que lui, notre homme fouillant dans sa mâcoute, lui tendit une banane.

— Tenez, mon Père, c'est tout ce que je possède.

— Merci, merci mon enfant. Où allez-vous ?

— A la recherche d'un travail pour nourrir ma famille qui meurt de faim.

— Bien, mon enfant. Gardez mes conseils : que votre bouche soit muette sur ce que verront vos yeux. Préférez la vieille route au chemin neuf, surtout, réfléchissez sept fois avant de commettre un crime. Allez, mon fils et que Dieu vous bénisse, ajouta-t-il en disparaissant comme un éclair, dans un parfum de nard et d'encens. C'était Notre Seigneur Jésus-Christ qui en ce temps-là marchait sur les chemins de la terre, punissant les méchants, récompensant les bons.

Notre homme se signa et plein d'émotion, continua son chemin. Des jours et des nuits, il marcha et finit par arriver au palais d'un roi, où il reçut la plus large hospitalité. On le fit asseoir dans une salle somptueuse et lorsque midi sonna, des serviteurs l'amenèrent à la table du monarque. Quel ne fut pas son étonnement de voir dans l'assiette de la reine, seulement une pièce de vingt dollars. Les yeux écarquillés de surprise, il allait interroger, lorsqu'il remarqua le silence des convives, se souvint des conseils du vieillard, et se tut. Bien lui en prit, car le souverain qui punissait l'infidélité de sa femme, massacrait tous les indiscrets.

Le ventre bien plein, notre homme s'en allait, lorsqu'en traversant le parc, il rencontra la reine, les deux pieds enchaînés. Plein de pitié, il se dirigeait vers elle, mais se souvenant encore du premier conseil du vieux, il se détourna et continuait sa route lorsqu'il fut rappelé par un courtisan. Le roi lui fit don de la moitié de sa fortune, puis de deux ananas creux pleins de pièces d'or. Au comble de la joie, notre homme reprit sa route.

Un jour, traversant une forêt, il arriva à un carrefour où deux routes bifurquaient, dont l'une semblait nouvellement frayée. Il s'engagea dans le chemin vieux. Cette fois encore, il fut sauvé par son obéissance, car des voleurs s'étaient embusqués dans le sentier nouvellement taillé.

Enfin, après bien des jours, il arriva un soir non loin de

son ajoupa. Son cœur semblait vouloir s'échapper de ses lèvres et il se hâtait, soulevant avec peine ses pieds meurtris, quand il vit un homme embrasser sa femme. La rage dans l'âme, il cassa une branche d'arbre et s'élança vers l'inconnu... qui n'était autre que son fils. Des jours heureux prolongèrent ses jours au sein de sa famille».

Les enfants dormaient profondément lorsque le conteur se tut.

COLLABORATION

A LA REVUE

«LA RELEVE».

LE LIVRE DES LOAS

(Pétros)

— I —

Loa fort, loa puissant, loa au bizarre langage, Escalier Boumba sois-moi propice. Ecarte les obstacles. Aplanis mes chemins. Consume mes ennemis comme du charbon. Enseigne-moi l'art de les écarter et de protéger mes amis.

— II —

Vêtue de cotonnade bleue, de grands anneaux aux oreilles, un sourire sympathique aux lèvres, l'éventail plein de branchettes et ses mules claquant sur le parquet, s'avance la haute et ronde Kellé Boumba.

De sa main droite, elle me tend des feuilles magiques, un jeu de cartes.

— III —

Que ce soit la rosée scintillant sur les fleurs, la pluie vivifiante qui réjouit le cœur des laboureurs, ou la tempête qui fracasse les arbres, grossit les rivières, moi Scimbi Anndhéso, l'eau ne me mouille point.

— IV —

Je suis Scimbi Anmpaka. Comme mon frère, vêtu de la

vareuse et les pieds nus, j'erre sans me mouiller à travers le liquide élément.

— V —

Loa aux cheveux plats, loa fort, Anmine au visage brun comme l'écorce du palmiste, émerge de l'onde, mystérieux amis ! Ecarte de moi les embûches. Etends sur ma tête tes fortes mains. Suis-moi pas à pas. Bientôt je t'offrirai deux pigeons, cuits dans du riz blanc comme jasmin.

— VI —

Battez les tambours, tambouriers. Servantes, agitez les couacouas, et vous, houncis aux beaux madras, chantez Leimba Zaou. Minuit sonne là-bas. Le frisé pousse son cri lugubre sur un mapou géant, et le petit malade se tord sur sa natte de jonc.

Vite, vite, accourez ô Leimba Zaou, venez l'arracher des dents cruelles du loup garou, et sauver du désespoir la mère. Deux gros cochons te récompenseront.

— VII —

Caplaou, ô puissant Caplaou, verse un baume sur la plaie qui ronge mes os. Le jour, la douleur me tenaille, la nuit ne me voit point fermer les paupières. En vain je me tourne et retourne sur ma natte. Père, ô Père, miséricorde ! Pardonne-moi. Lorsque je serai guérie, je te donnenai en offrande un fier dindon, à l'envergure puissante, aux ergots aigus et longs.

— VIII —

Déjà la trompette guerrière se mêle aux hurlements des combattants. Dans l'air embrasé crépitent les balles. Impa-

tent, mon cheval de guerre hennit et ses naseaux fument. Le silex étincelle sous ses durs sabots, sa crinière flotte au vent. Fer et feu ! Volons au combat. Moi, Charles Sans-Peur Louvengou, laboureur ardent, je veux me baigner dans la rosée du sang et moissonner des têtes nombreuses comme les étoiles.

— IX —

Harnachez mon noir coursier de bataille. Apportez-moi mon effilé comme une aiguille et mon pistolet. Ceignez-moi de mon foulard sanglant. Moi, Sans-Peur Congouez, l'odeur de la poudre me grise et les cris des victimes sont une musique qui réjouit mon cœur.

— X —

Petite source capricieuse et babillarde, gracieuse Panzou Mazounba, comme tu es belle, lorsque chaussée de sandales jaunes, vêtue d'un caraco bleu et la tête ceinte d'un foulard rouge, tu danses sous les palmes, que berce lentement la brise nocturne.

ALLO ! ALLO !...

MARCHE SALOMON

A Mlle. Medjé VESINA.

— I —

Sur la colline, un manguier répand son ombre clairsemée.

Des fruits épars gisent çà et là, à ses pieds. Vite, courons les ramasser pour la belle Jeannette.

— II —

L'allure souple et rapide, les reins ceints d'un madras et la taille ployant sous une hottée de feuilles aromatiques, à la file indienne, les paysannes descendent au marché.

Là, du matin au soir, accroupies, elles débitent quelques sous, du petit-baume, qui parfume les rives des eaux courantes, de l'anis, le zodouvant, le vétiver, le roibois, le basilic magique etc...

— III —

Ami cher, je t'attends demain à 9 heures 30. Nous aurons une bouteille de clairin vierge, aux grains limpides et cristallins, un lambi admirablement cuisiné, accompagné de bananes boucanées, d'excellentes cigarettes. A bientôt.

— IV —

Il pleut. Les volailles se sont réfugiées sous les arbres touffus, où le dégoût les baigne à force. Mélancoliques, les poules baissent la tête et les coqs qui ne chantent pas, semblent plus sveltes, plus minces.

— V —

Cinq heures du matin. Vacillantes, les flammes des quinquets signalent les marchandes de café. Suivies de leurs bourriques, les paysannes pénètrent dans le parc. Les coutelas des bouchers résonnent dans le marché et déjà la grosse Ida étale ses salaisons.

— VI —

Le mois des étrennes a passé comme un vent. C'est main-

tenant le moment de sarcler les mauvaises herbes, de remuer la terre, de brûler les bayahondes, de planter le millet et le maïs. Bientôt, l'herbe guinée poussera drue, et les eaux gonflées inonderont les rizières.

— VII —

L'ardente canicule sèche l'herbe de guinée. Non loin de ce ruisseau sinueux, bordé de fougères, de malangas sauvages où frétillent de charmants petits poissons gris, sous l'épais sablier, étendons notre natte de jonc, ma colombe ardoisée.

— VIII —

Dans la nuit de ton visage, douce Anaise, tes longs yeux scintillent comme des étoiles, et ton lumineux sourire est un rayon de lune.

Ta taille onduleuse est un roseau que balance la brise, au bord de l'onde, et tes seins sont menus comme des mandarines.

Ah ! charmante fruitière, sur tes lèvres ardoisées, laisse-moi déposer un doux baiser et caresser doucement tes mains qui vendent chaque jour des oranges succulentes, dorées comme les pommes d'or du jardin des Hespérides.

— IX —

Dans le marché, j'ai rencontré Mimosa la vannière, qui de ses mains agiles, tressait des nattes de latanier, qu'ensuite son jeune frère teignait avec du roucou. Ses seins découverts étaient durs comme du marbre. Longtemps, nous nous sommes regardés, une lueur étrange dans le regard, puis nous sortîmes.

LE LIVRE DES BOISSONS

— I —

Dans le jardin embrasé, on n'entend que la chanson monotone des cigales. Le gazon desséché se meurt. Pas une feuille ne bouge. A l'ombre d'un bougainvillier, assise, la belle Jane aux joues d'abricot, déguste un bouboul odorant et laiteux, glacé comme neige.

— II —

Voici que le soir a remplacé le crépuscule. Allume la lampe, amie chère. Un livre en main, j'attendrai patiemment l'infusion fûmante de ptit-baume, au parfum pénétrant.

— III —

Dans la chambre silencieuse où l'abat-jour répand sa lumière rose, oh ! comme il est doux d'être sur tes genoux, les bras autour de ton cou et mes lèvres sur tes lèvres. Les volutes de basilic embaument.

Dehors, sur les toits, la pluie joue sa musique monotone.

— IV —

Dans le pré fleuri qu'égayent la chanson du vent dans les arbres et le gazouillis des oiseaux, reposons-nous, ma mie. Dépose le pouler froid sur le gazon, puis va rafraîchir la bouteille de vin rouge dans la rivière.

— V —

Le soleil orange qui grandit en s'enfonçant dans la mer, baigne de clartés diffuses et nuancées un groupe de jeunes filles, aux cheveux emmêlés, assises sur le boulingrin vert. Toutes éclatent de rire lorsqu'une feuille tombe, lente, dans leur sorbet d'ananas, ou, que le vent pousse vers elles de fines vapeurs échappées de l'arrosoir.

— VI —

Accoudé à la balustrade, je regarde le jardin. Il avait plu hier soir, et la brise cueille de fines perles. D'innombrables roses se sont épanouies. Un cyprès oscille lentement sur les sans-cesse mauves et blancs.

La servante m'apporte une tasse de café que je déguste en fumant.

— VII —

Rita aux belles hanches entre en dansant sous la treille, tandis que nous bavardons gaîment, fumant, dégustant des cocktails parfumés d'un zeste de citron, les yeux luisant doucement, comme des lampes.

— VIII —

Lorsque seront closes mes paupières, enterrez-moi dans un champ de cannes, dont les feuilles bruissantes me rafraîchiront. Surtout ne négligez point, chers compagnons, de verser sur ma tombe de pieuses libations de clairin vierge.

— IX —

C'est le joli mois de Mai. Partout rougeoient des flam-

boyants, la brise disperse la neige rose des stragornias, les libellules élégantes et les papillons diaprés. Dans les sous-bois ensoleillés, le gazouillis des oiseaux se mêle au murmure des ruisselets. C'est le joli mois de Mai. Gai, gai, enivrons-nous et chantons.

— X —

Il a plu hier soir et ce matin, la brise berce un laurier rose couvert de fleurs. Je regarde les feuilles métalliques et pointues et je songe aux beaux triomphes de jadis, aux poètes que l'inspiration enivrait comme un bon vin.

— XI —

Jeunes filles onduleuses, aux larges yeux en amande, pour les griots qui chantent la beauté du pays haïtien et ses gloires, tressez le vert laurier.

— XII —

Quel insecte irrespectueux, quelle brise vagabonde, accourue de lointains embaumés, a déposé ton germe au bord de cette terrasse où je bois à la glace de la gaudrine aux ananas, charmant arbuste ? Maintenant, tu as grandi.

— XIII —

Buvons, enivrons-nous de clairin blanc comme du camphre, de rhum doré, de vin rouge comme un pétale de flamboyant, de menthe couleur d'espérance, de cinzano blond. Buvons, couronnons de fleurs nos coupes, enivrons-nous et chantons le refrain nietzschéen : «toute joie veut l'éternité».

— XIV —

Ma colombe ardoisée, je t'ai préparé pour ce soir une collation frugale. Des radis roses comme des lèvres de parisienne, du pain blanc, un morceau de fromage et des huîtres au vin blanc qui t'empliront de nostalgie.

COLLABORATION

A

« L'ACTION NATIONALE »

UN REVE

Un escalier de marbre blanc conduisait à la balustrade de porphyre, où s'accoudait Balkis de Saba, pour contempler au loin la mer glauque, ainsi que les grenadiers rouges et les cyprès noirs de son jardin. Des jets d'eau aux vasques roses répandaient une onde abondante que le soleil faisait scintillante, et le crépuscule, blonde. Des paons crêtés d'or traînaient leurs queues éblouissantes sur le gazon vert, parmi les miroirs d'eau dormante.

EPITAPHE

Ci-gît Marlisse qui mourut au temps où les kénépiers perdaient leurs feuilles.

Nulle comme elle ne dansait l'ibo, et son corps souple avait la douceur du miel.

Passant, si tu connus l'oubli dans ses bras voluptueux, donne-lui en souvenir, une larme.

MARINE

A Victor Jamarre

Soleil, soleil,
dans la profondeur vivante
silencieuse des eaux,
s'illuminent madrépores et polypiers
Des poissons d'or et d'argent
s'accouplent dans le palais
de corail

où le puissant Agouey
berce la Sirène
et sa sœur la Baleine.

SIESTE

Mon dîner achevé, je me suis assis dans ma dodine, les pieds allongés sur une chaise, un livre en main. Mais comment lire dans la douceur de cet après-midi ?
Le soleil est radieux. Une brise fraîche berce le feuillage et le ciel est si bleu, les nuages si blancs.
Aussi ma rêverie se déroule, capricieuse comme les volutes de ma cigarette.

ETE

Entonnez l'hymne au soleil, cigales harmonieuses. Le murmure champêtre de l'eau vous accompagnera ainsi que des coqs, le chant éparpillé.
Partout s'allument les torches des flamboyants. Furtifs, les mabouyas rôdent sur les feuilles sèches et dans les buissons, cependant que les anolis s'accouplent longuement sur l'écorce des arbres. De nombreux papillons passent et s'en vont, je ne sais où. Sans doute, dans quelque pays nostalgique et lointain.
Prenez garde aux fourmis, ménagères prévoyantes.

A LA CROIX DES MARTYRS

J'aime cette petite chapelle pieuse et paisible. Si l'on veut comprendre ce que c'est que la foi, ce que c'est que prier, c'est là qu'il faut aller. Ceux qui viennent ici, n'y viennent pas par habitude, ou pour faire admirer leurs jolies robes, mais pour sangloter leurs misères et crier leurs espérances. J'ai entendu d'émouvantes confessions. Dans son enclos silen-

cieux, ça et là, des tombes peintes à la chaux, et plus monumentale, celle du fondateur, M. Alexandre Brutus.

Le vent murmure dans le feuillage, et lorsque fleurissent buis, frangipanes et jasmins, on a une indicible impression de sérénité embaumée. C'est là qu'on peut comprendre la valeur du silence et de la méditation.

Chaque année, le jour de la fête de Saint Alexandre, un prêtre dit la messe dans la petite chapelle. Malheureusement, elle croulera un de ces jours, si on ne la répare. Elle contient pourtant des choses intéressantes, notamment quelques tableaux archaïques et primitifs. Un curieux Saint Christophe, tel que l'évoque Jacques de Voragine, dans sa légende dorée. Une non moins curieuse et symbolique Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, et un Saint Jacques Le Majeur. Celui-ci date de 1747.

OVIGO NABRATTE

Poussée la barrière, Ovigo pénétra dans l'enclos paisible et pieux. C'était un bosquet touffu de manguiers en fleurs, de frangipanes et de buis embaumés. Des ouanga-négresses, des colibris, voletaient ça et là. Un papillon noir et or frôla Ovigo. Son regard suivait la chute lente d'une feuille jaune, d'une brindille, la course sinueuse d'un ruisseau serpentant entre des fougères. Un kiosque surgit tout à coup. Des pots à fleurs l'entouraient. Au milieu, dans une vasque d'argent, une gerbe irisée s'épanouissait. Ovigo cueillit un jasmin, s'assit sur un banc de marbre et se mit à rêver.

Passé, présent, avenir, tout lui semblait aboli. Il vivait dans un kief délicieux, et qui semblait devoir être éternel.

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Il ne saurait le dire. Finalement, Ovigo se décida à reprendre sa promenade. Après avoir traversé un pavillon doré flanqué de quatre tours mauves aux coupoles gonflées, il arriva au bord d'un étang tout sonore du murmure des roseaux et des bambous. Une barque

s'y trouvait. Ovigo y monta et, la barque ouangatisée se mit à voguer toute seule, puis brusquement capota.

Le pauvre ivrogne se releva tout meurtri de sa chute en murmurant : «Il me semble avoir fait un songe. Mais, nom d'un chien, quelle cuite !»

PROPOS D'UN IDEALISTE

Une svelte touffe d'herbes de Guinée se balance sur un mur entre des tessons de bouteilles. O miracle de la création !

*
* *

Il ne faut pas cueillir les fleurs, mais les contempler.

*
* *

Si une rose rouge, un papillon orange posé sur une fleur de cotonnier, sont si beaux, quelle doit être la beauté de Dieu ?

*
* *

L'oiseau d'or de l'âme recherche éperduement l'Arbre de Vie, et pour bercer ma nostalgie, chante des chansons joyeuses, parfois, plus souvent déchirantes.

*
* *

O monde ! monde trop brutal, je te refuse tel que tu es. Aussi ai-je refermé les portes de mon âme afin de contempler le Rêve plus vrai que le Réel, et que je contemplerai face à face, lorsque mes yeux mortels se seront clos pour toujours.

*
* *

Argent, je te méprise, parce que tu es affreusement laid. Tu brûles ma main comme un métal en fusion, et tu répands une odeur de souffre. Tu as enfanté Crime, Corruption, Bassesse, Hypocrisie, Prostitution, que sais-je encore ?

CHANSON

A Lorimer Denis

Alne, ma tourterelle, ma colombe,
ô ! viens ! la nature est douce comme une tombe.
Laissons dormir, entre les souples roseaux,
le cocktail jaune que rafraîchira l'eau.
Enfonçons-nous dans le jardin des caresses.
Je veux sur tout ton corps, promener sans cesse
ma bouche, cherchant le nid de la colombe
pour m'y endormir comme dans une tombe.

BALKIS DE SABA

Des nuits sans nombre ont suivi la nuit où tu fermas à la lumière, tes longues paupières bleues, ô reine des reines, dont les charmes faisaient rêver d'un printemps qui serait noir.

Mais parce que je t'aime et que «l'amour est plus fort que la mort», je te ressuscite du royaume des ombres, lorsque dans un grand cri passionné je t'invoque.

Tu viens bercer ma solitude dans le tintinnabulement des sonnailles d'or et d'argent et de précieuses pierreries, dans un sillage d'encens et de nard.

Alors, le vide se fait en moi, et comme la ménagère prévoyante, de bonne heure, emplit d'eau la jarre, ton âme tout

entière m'envahit, et nos cœurs brûlent comme une seule flamme.

CONSEILS

A MES PETITS COMPATRIOTES

Ne jouez pas au foot-ball dans les rues. Frappé, un passant a le droit de faire un procès à vos parents. La voie publique n'est pas un stade.

*
* *

Ne cueillez pas une fleur sans nécessité.

*
* *

Ne foulez pas le gazon lorsqu'un écriteau le défend.

*
* *

Cueillir une fleur, casser une branche dans un jardin public constituent des vols faits à la communauté. L'homme n'est pas seulement fait pour se nourrir, mais aussi pour aimer le Beau et cultiver son âme.

*
* *

N'écoutez pas ceux qui vous disent : «Voler l'Etat n'est pas voler».

*
* *

Ne frappez ni n'agacez les animaux domestiques. Ils ne sont pas des machines.

*
* *

Cueillir des fruits verts, c'est priver les autres et soi-même, à l'avenir. Ne les cueillez qu'à mâturité.

*
* *

Ne riez pas des infirmes et des deshérités de la nature.

*
* *

Ne vous moquez pas des pauvres fous errant.

*
* *

Soyez les protecteurs de ceux qui sont plus faibles que vous. Partagez vos friandises.

*
* *

Soyez aimables avec les domestiques. Songez que la mort est la grande égalisatrice.

*
* *

Ne dénoncez jamais vos camarades.

*
* *

Aidez toujours ceux qui sont moins intelligents que vous.

*
* *

Faites l'aumône.

LE BOUQUET FANE

A mon ami STEPHEN ALEXIS.

Par un après-midi lumineux et vibrant comme du cristal, interrompre de temps en temps une lecture faite à l'ombre d'un manguier, pour suivre le vol d'un papillon, écouter le ramage des oiseaux ou regarder le balancement des belles mexicaines roses dans le vent, je ne connais rien de plus délicieux.

*
* *

Seuls ceux qui alternent une vie épicurienne et trépidante avec la solitude méditative, peuvent apprécier profondément les charmes et les déplaisirs de ces deux genres de vie. Le contemplatif dans son humble cellule, dépasse de mille coudées l'homme d'action.

*
* *

Il faut de l'ordre partout, même dans le désordre.

*
* *

Toute recherche sincère de la vérité amène fatalement à des contradictions.

*
* *

Une blanche fumée s'étire en volutes au flanc du morne bleu et gagne le ciel. O, nostalgie !

*
* *

Déchirante mélancolie que de remuer la cendre des souvenirs avec une femme qu'on a beaucoup aimée. Passé, cruel passé, et combien émouvant le cri de Lamartine : «O temps suspends ton vol».

*
* *

Une feuille de papier nous sépare de la mort, et le présent glisse dans le passé, comme l'eau succède à l'eau.

*
* *

Cette nuit, un accordéon a réveillé en moi des nostalgies parisiennes. Je me suis revu à Montmartre, dans un café, où cet instrument jouait la Java chère à Julot. Mais, ne regardons pas trop vers le passé dont «l'évocation trop fréquente ne sert qu'à gâter, empoisonner le présent qui seul a sa pleine, sa véritable valeur», dit Goethe.

*
* *

Ce matin, un parfum de kénépier en fleurs ainsi qu'un bourdonnement d'abeilles, pénétrèrent dans la chambre où je caressais le beau corps ardoisé de l'aimée, tout en respirant la senteur de cannelle de sa chevelure. O délices !

*
* *

Soleil ! ô beau soleil de midi, je me plongerai dans tes nappes radieuses comme dans l'eau.

«LE NEGRE MASQUE» DE STEPHEN ALEXIS

J'écris ceci par une douce et sereine après-midi. Il y a

comme du miel dans l'atmosphère. Les branches des arbres se balancent sans bruit. Sur le kénépier, un petit oiseau chante sa chanson mélancolique et brève. Lorsque se fâne la fleur jaune du cotonnier, ses pétales se referment lentement et deviennent couleur de vin rouge. Alors, elles tombent doucement; ainsi tombe en moi la sérénité de cette après-midi.

Lorsque naquit la Revue Indigène, on poussa de hauts cris. Et cependant, nous réclamions tout simplement un peu plus de sincérité et d'haïtienneté dans notre littérature. Nous n'avions exclu personne du mouvement, nous ne chargions pas à fond nos aînés. Notre esthétique était dictée par le bon sens. Ainsi, nous réclamons hautement l'épithète indigène pour le roman de Alexis, parce que conçu selon ce canon. D'ailleurs, les théories littéraires émises au cours des discussions qui se déroulent dans l'ouvrage sont en tous points semblables aux nôtres. Cela ne veut nullement dire que l'auteur obéisse à nos théories, mais qu'il est un monsieur sensé. Et si parfois il arrive que nous maltraitions certains écrivains, ce n'est pas parce qu'ils sont nos aînés mais qu'ils sont franchement mauvais. Quant à ceux qui le méritent, nous leur donnons les louanges qui leur sont dues. Stephen Alexis a beaucoup souffert de l'Occupation. Brutalement arrêté à Ennery, sous prétexte qu'il allait faire écho à l'héroïque révolte de Péralte, il fut conduit à Port-au-Prince et déposé en prison où il souffrit de la faim. Ces heures douloureuses ont trouvé un écho dans son livre. Il y a donc de l'autobiographie dans «Le Nègre Masqué». Tout roman sincère est une œuvre autobiographique, dit Yvan Bounine, le récent Prix Nobel. Ce poignant récit d'un conflit de races, aurait pu s'appeler la Malédiction de Cham. En voici un très bref résumé.

Gaude Senneville, fille d'un ministre de France en Haïti, est aimée par Roger Sinclair et l'américain Seaton. Son cœur, ou plutôt ses sens, penchent de préférence du côté de l'Haïtien. Après une scène entre les deux hommes, Roger

Sinclair comprend que le mariage est impossible. Trop de choses le séparent de la jeune Française. Il renonce donc, mais l'aimant toujours. Peu après, il est arrêté, sous une fausse dénonciation, torturé à la prison. Le récit de ses souffrances est pathétique. Gaude, pour obtenir sa libération, se fiance à Seaton. A peine libéré, Roger Sinclair rejoint les insurgés de l'Artibonite, avec son ami Pascal Darty qui se fait héroïquement tuer. Et les compagnons du mort entonnent sur son cadavre, le De Profundis nègre, en une page poignante. De même que Carthage et Salammbô hantaient Matho, Port-au-Prince, Gaude de Senneville hantent l'imagination de l'insurgé. Finalement décidé, il s'avance à marches forcées vers Port-au-Prince. Un soir, campé dans une forêt avec ses hommes, il entend le vrombissement d'un avion. Voulant savoir s'il était repéré, il s'abrite derrère un arbre pour suivre les évolutions de la machine. Tout à coup, un rapace fond sur l'avion qui descend se briser sur un champ de canne. Cet incident est par trop romanesque. Du reste, à partir de ce moment, le roman chemine dans un romantisme échevelé. C'est ainsi que le byronien, giaour Roger Sinclair abandonne ses troupes, se rend chez son ami, le journaliste Maxence, qui justement, ce soir-là, allait à un bal masqué. Notre héros déguisé s'y rend, danse avec Gaude de Senneville puis, avec la complicité de celle-ci et de son père, s'embarque pour la France, regrettant «d'avoir désappris les prières de son enfance catholique». Puisse-t-il les réapprendre là-bas, car seule la religion nous console des amertumes de ce monde. «Qu'est-ce que cette vie ? dit un auteur chinois. En repassant sur mes années écoulées, je ne trouve que vide et que néant. Il me semble avoir fait un songe dans lequel j'ai passé par mille états différents, toujours agité d'idées vaines qui se sont évanouies comme une fumée légère».

Les belles pages abondent dans ce livre. Ainsi la scène superbe et vengeresse du meeting de «La Ligue Résistance».

Les vérités amères et douloureuses abondent. L'auteur sait voir, et faire voir.

Ainsi la description du Champ-de-Mars, si sobre, si vraie. Et encore, le dancing d'Ajax, qui donne l'impression de la réalité même. Stéphen Alexis a un mot admirable pour qualifier la musique nègre; il l'appelle «l'unique impérialisme d'une race crucifiée».

Le style est un charme. Souple, fluide, harmonieux, il épouse les moindres sinuosités de la syntaxe.

L'écrivain semble partisan d'une dictature. C'est que lui, il ne confond pas dictature et despotisme.

A PROPOS DU «NEGRE MASQUE»

Ces jours-ci, une levée de boucliers contre «Le Nègre Masqué». Mais si, écartant les nuances des critiques, nous poussons à l'essentiel, nous nous apercevrons que ces critiques s'adressent non au roman, mais à l'auteur lui-même. On lui fait son procès. On lui reproche son élégance, son dandysme, même d'avoir vendu son livre. On va même jusqu'à traiter d'œuvrette, une œuvre puissante et riche d'idées. On respire derrière tout cela une odeur qui ne sent pas la rose. Thomas Lechaud me rappelait dernièrement un mot d'Oscar Wilde : «Que l'on soit un empoisonneur, cela n'empêche pas qu'on écrive une belle prose».

Si Ti-Macelin écrivait un roman, notre devoir de critique serait de juger si le livre est bon ou non, nullement de déclarer péremptoirement que le roman est mauvais parce que l'auteur est un tueur de chiens.

Mais, aussi, pourquoi Stéphen Alexis a-t-il un magnifique talent ? Il mériterait d'être pendu pour cela. On ne jette de pierre qu'aux arbres fruitiers, il est vrai.

COLLABORATION

A

«HAITI-JOURNAL»

LE DIALOGUE DE MES LAMPES

Quelques-uns se plaignent de l'obscurité profonde de ce «Dialogue» que les lampes n'éclairent point. Cependant, elles sont faites pour éclairer, disent-ils, comme Galilée répétait tout bas : «Et cependant elle tourne». D'autres, songeant peut-être au singe de Florian, allèguent que le poète aurait oublié d'éclairer sa lanterne. Mais, il s'agit bien là de lanterne, de myopie. Ces braves gens en sont restés aux «Disques» tremblants, harmonieux, d'une limpidité presque de source, cependant que Clément évoluait ou rétrogradait, cela dépend du point de vue, vers le surréalisme. Un poète, de mes amis, disait dernièrement que cela n'était point du surréalisme, mais du dadaisme. Il se trompait. Le dadaisme, c'est... c'est quoi ? Vous souvenez-vous du roi Carol disant que son pays était une torche, eh bien ! le dadaisme inventé par un roumain, justement Tristan Tzara, si je ne me trompe, c'est une torche qui brûle tout ras, c'est le vide, c'est le néant.

Magloire Saint-Aude se soucie peu du lecteur, de qui il réclame un rude effort. C'est là ce qui donne à ses poèmes un charme si personnel. A ceux qui lui reprocheraient de l'être trop, il pourrait répondre comme André Breton, que la valeur de son message vient justement de sa différenciation. Magloire Saint-Aude est le poète des idées larvaires, des rêves flous. Son œuvre gagnerait à être étudiée par un freudien. Disciple de Breton, il cherche «la beauté des mots groupés en dehors de toute logique et de toute vraisemblance».

Malade à l'hôpital, il a appris «les divers pièges où saisir l'inconscient».

Magloire Saint-Aude excelle dans l'art du mot pas mis à sa place.

THIBAUT DE CHAMPAGNE

Tout cet africanisme m'ennuie. Je peux bien aussi chanter mes ancêtres blancs. Reverrai-je jamais le ciel léger du pays de Valois, les étangs de Ville d'Avray chers à Corot ? Il existe bien dans la cave quelques bouteilles venues des côteaux crayeux de Champagne. Buvons à la mémoire du roi de Navarre, du mélodieux trouvère de la «reine blanche comme lys».

ANNIE DES MAMBAS

Annie, ta peau a la couleur d'une colombe ardoisée. Entre tes lèvres douces, sinueuses, violacées comme le fruit de la liane-molle, ton sourire qui chasse comme un rayon de lumière.

Quand tu ris, tes yeux pétillent, moqueurs, tes hanches ondulent, tes fesses grouillent, tout toi rit, comme rient les dieux du vaste Olympe.

Tes pieds sont petits et charmants. Tes orteils aux ongles roses comme des grains de grenade, sont un chef-d'œuvre.

Loin de toi, je suis comme un arbre sans branches, un oiseau sans nid et j'ai mal aux entrailles.

LE PASSE

Cependant que la radio jouait «Manman Nanotte», la méringue de Dodophe Legros, triste, je pensais à ma jeunesse morte. N'était-ce pas d'hier encore, nos danses joyeuses avec de jolies filles qui sentaient la sueur et le pompéia, nos folles nuits d'ivresse, les aubes qui sentaient l'absinthe ?

Les carnavals d'autrefois ne sont plus qu'un souvenir avec leurs caracos multicolores et leurs madras.

Hélas ! le cœur me fend en songeant à tous nos compa-

gnons de plaisir endormis sous la pierre du tombeau.

Pitié Jésus pour les âmes trop folles de nos maîtresses.

SOCRATE

Descendu, le soir. Les poules ont gagné leur haut donjon. Le portail Léogâne sent la friture et les marchands de gaz rejoignent leur misérable abri.

Les pintades haut perchées hurlent : Socrate... Socrate... Socrate !... et je me demande, perplexe, le motif de cet acharnement à crier le nom de ce philosophe grec mort depuis tant de siècles. Aurait-il sacrifié une de ces bêtes, au lieu d'un coq ? et Platon se serait-il trompé ?

POEME

Nous passerons, ma colombe, comme ce gazon vert sur lequel nous sommes couchés; comme ces clochettes où l'oiseau-mouche vient puiser le nectar, comme ces myosotis qui nous disent de ne pas oublier que l'heure est fugitive. Ah ! que nos coupes débordent !

AUBADE

Réveille-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ma tourterelle.
Déjà les coqs annoncent le retour du jour, et de partout les cloches appellent les fidèles à la messe.
Plus ne stridulent les insectes dans les halliers, mais les jasmins embaument encore.

INVITATION A VIDER LA COUPE

Où sont les grands conquérants qui furent l'effroi des peuples ? Tous les rois de Babylone ou d'Assyrie, le jeune ma-

cédonien qui soumit la molle Asie, César adoré comme un dieu, Tamerlan, «le Corse aux cheveux plats ?»
Ils ont passé comme un vent sur le morne.
Comme eux passeront le rusé Hirohito, le César italien, Hitler devant qui tremble la terre. Ils seront broyés comme des grains de maïs, et sur le monde pacifié, la Croix règnera.
C'est pourquoi, ma bien-aimée, ma colombe, ma tourterelle, réjouissons-nous et buvons, durant les jours que Dieu nous accorde.

ZULEKA

Envolée dans un monde plus beau, perdue dans l'étang d'amour, Zuléka regrette la douceur de nos matins ambrés, le vol nuancé des colibris, la joie de vider la coupe enivrante avec le nain jaune Obéron qui le regrette amèrement dans le kiosque vert, enguirlandé de clochettes et de liserons.

DJAMI

Long, mince et souple, Djâmi s'élance sur son blanc coursier, courbé comme un arc. La tête ceinte d'un turban couleur d'aurore, son manteau rose flotte comme une écharpe, et son cimeterre résonne à ses côtés.

Sous ses longs sourcils, fendus en amande, ses yeux ardents comme des braises. Son nez ressemble au bec du faucon. De fines moustaches surmontent sa bouche aux dents blanches qui serrent une rose.

SCANDALE

1) — Louis Veuillot, patron des journalistes catholiques, priez pour nous.

2) — Ste. Marie Madeleine, priez pour toutes les marguerites, tous les pierrots de Bohême.

3) — Si le mimétisme est accessible à l'insecte, il l'est d'autant plus à l'homme. Pense à Bernard de Ventadour, et tu le seras.

4) — Cœur Agonisant de Jésus, ayez pitié des aviateurs qui tombent en flammes.

5) — «Comme le bienheureux Michel Archange, qui se tient debout à droite de l'autel des parfums» Dieu est auprès de tout homme qui souffre.

6) — Freud ne se comprend bien que lorsqu'on est bien près de la mort.

7) — Toutes les civilisations nègres sont nées d'un contact prolongé avec les sémites, qui ont du moins cet avantage : ils n'ont pas le préjugé de couleur.

8) — La religion catholique n'a pas l'impérialisme qu'on croit généralement.

9) — «La Dame aux Fleurs» ne refuse point les criminels. Le baron des Adrets lui-même, a pu se convertir.

10) — O mon Dieu, tout comme Psichari, tout comme Alan Seeger, donne-moi une mort héroïque sur les champs de bataille.

11) — Les mystiques sont comme des jets d'eau qui montent vers Dieu.

12) — Le Baphomet n'a jamais existé que dans l'imagination des adversaires du Temple. Cette calomnie répandue par les agents de Philippe le Bel n'avait qu'un but : dépouiller les chevaliers de leurs immenses ri-

chesses. Ne furent-ils pas, prétend Gérard de Catalogne, avant les Italiens, les premiers banquiers de l'Europe ? Fréquentant la société la plus raffinée de l'Orient, ils s'imprégnèrent nécessairement de Kabalisme et de soufisme. N'oublions pas que Saadi prisonnier, travailla trois ans aux fortifications de Tripoli. A une certaine altitude, tous les mysticismes se rejoignent. Toutes les religions sont comme un bouquet dans la main du Tout-Puissant, dont la plus belle fleur est le christianisme.

13)— Vénérons la mémoire de Salim Aun qui fut un chrétien convaincu et pieux. C'était un écrivain délicat et qui connaissait bien la littérature arabe.

14)— O Saint Alphonse de Liguori, intercédez auprès de la Dame aux odeurs suaves, le pardon des criminels.

15)— Notre Dame de Lourdes, versez dans ma bouche souillée une gouttelette de cette liqueur qui fait tant aimer votre fils.

16)— Dans la dernière Cène de Rembrandt, je ne reconnais point le plus beau des enfants des hommes.

17)— Gerbe de tubéreuse, Saint Joseph, la pureté même, enseigne-nous l'amour du silence et du travail, la chasteté selon notre état.

18)— Glorieuse Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, toi qui disais que tu passerais ton ciel à faire du bien sur la terre, laisse un pétale de rose tomber sur mon front.

19)— Saint Ignace de Loyola, donne-moi l'art de la casuistique.

20)— Pauvre petite Blancheneige morte dans la forêt pleine de rouge-gorges, que des feuilles mortes ensevelirent et que des nains réveillèrent dans un cercueil de cristal.

21)— Si les pierres précieuses sont l'aristocratie des minéraux, les mimosas sont l'aristocratie des végétaux.

22)— Du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme, de l'homme au saint.

23)— La vieille cathédrale, chargée d'un lourd passé, coule comme un panier, et les peintures charmantes de Lochard se gâtent. Le Président Lescot, grand bâtisseur, ne pourrait-il réparer la toiture délabrée ?

24)— Béni soit Dieu qui créa la femme pour nous faire tant souffrir et nous sauver.

25)— «Béni soit le Saint Nom de Dieu».

26)— Toutes les nations sont comme un jeu de cartes dans la main du Tout-Puissant. Il abat les unes, relève les autres. Mais, son partenaire, où est-il ?

27)— Il n'y a de surhomme que le saint.

28)— Depuis 25 ans, le drapeau du Directeur français flotte devant son école.

29)— O mon Dieu, veillez sur notre Saint Père le Pape, l'Archevêque de Port-au-Prince et le Président Roosevelt.

DYNAMITE

O Saint Dominique, fais que tout ce qui passe, soit vil à mes yeux.

*
* *

Craindre Dieu c'est bien, l'aimer c'est mieux.

*
* *

Le purgatoire : c'est la nostalgie de Dieu.

*
* *

Pour moi, le problème de la Foi ne se pose pas : Credo.

*
* *

Saint Grégoire VII, Thérèse de Lisieux, au Fidèle Berger, demandez pour moi une volonté indomptable.

*
* *

Saint Georges, Sainte Jeanne d'Arc, par l'intercession de l'homme blond, enseignez-nous l'humilité, la probité, la sérénité et la chevalerie.

*
* *

«Hâtez-vous, maître charpentier, que je puisse bientôt dormir». (Henri Heine).

*
* *

Notre Dame des Houx, protégez d'une manière efficace les oiseaux, les libellules, les papillons et les cigales, tous les êtres ailés.

*
* *

Saint Joachim, donnez-moi le sens de la charité.

*
* *

Notre Dame du Perpétuel Secours, donnez-moi le sens de la politesse du cœur.

*
* *

La possession vaudouesque est une parodie satanique du Saint-Esprit.

*
* *

Semblable au papillon, je m'envolerai de ce monde sur deux ailes : la prière et la pitié.

*
* *

Le jour de ma mort, les oiseaux jaseront d'extase.

*
* *

Dame du ciel, ayez pitié de Thomas de Marle et du chevalier de la Licorne.

*
* *

«Tout est né des blessures saignantes du Christ».
(Frédéric Burr-Reynaud).

*
* *

Trinité Sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de Renaud de Boulogne.

OMBRELLES

En conscience, les adventistes ont fait du bien à notre pays. Il m'est arrivé de collaborer avec quelques humbles d'entre eux, dans des moments difficiles; ce sont des éducateurs, de braves gens.

*
* *

Je ne crois qu'en la prière.

*
* *

«Tu te tueras, Octave.
— Jamais de ma propre main».

*
* *

Mr. le Président Lescot qui cependant gouverne dans la paix, est partisan du plus haut salaire. C'est ainsi que nos journaliers gagnent Gde. 1.50. Voilà de la bonne politique.

*
* *

Je pense, non sans mélancolie, à Mme. Périclès Tessier qui pendant longtemps habita la Croix des Martyrs. Elle avait la grâce d'une guêpe et riait du matin au soir. C'était une âme blanche et cultivée dans un corps noir. Un beau jour, elle s'envola sans crier gare.

*
* *

Courbons-nous et remercions le Seigneur de ses dons gratuits.

*
* *

Le Bhagêvod, fort beau d'ailleurs, n'a point l'auguste simplicité du Nouveau Testament.

*
* *

«Efforçons-nous de vivre de telle sorte qu'à notre décès, les croque-morts eux-mêmes en aient du chagrin».

(Marc Twain).

*
* *

Seigneur : «entrez dans mon cœur comme un coup de couteau».

*
* *

Ce fut par un mélancolque après-midi que Jésus rentra dans Nazareth, depuis sa sortie. Ses pieds nus faisaient voler la poussière du chemin. Le vent berçait doucement les palmes dans les jardins. Les gens s'occupaient de leurs occupations

ordinaires. Des femmes puisaient de l'eau au bord des puits, et les vieillards buvaient du vin bleu de Chanaan, au seuil de leur demeure. Pensif, Jésus marchait, songeant à son enfance enfuie, au sacrifice futur.

*
* *

Pourquoi le Messie choisit-il le peuple juif ? Parce qu'il était le meilleur, le plus doux des peuples. La tache originelle est donc un fait terrible.

*
* *

«De tous les arbres que nous aurons plantés, nul ne nous suivra» qu'un amandier aux feuilles couleur d'aurore. Ecoute ce court poème, Annie des Mambas : «Où va-tu si gaiement ruisselet limpide ? Que cherches-tu en courant si vite dans ton vallon ? Arrête-toi, nous causerons un peu. — Mon ami, je vais à mon moulin. J'étais un ruisseau tranquille et paresseux. Ils m'ont emprisonné dans leur canal étroit, afin que je fasse tourner la meule pour moudre votre bon grain. Je ne me plains pas; je suis moins libre, mais utile à mes amis». Ce lied de Goethe me rappelle le vallon de Bizoton et son frais ruisseau où frétillent de petits poissons gris, heureux de ne point connaître la noblesse de souffrir.

*
* *

Saint Alphonse de Liguori, intercédez auprès de Notre Dame du Perpétuel Secours pour les âmes violentes des Coucy. O mortels, donnez des messes, car Marie est un abîme insondable de miséricorde.

MELUSINE

A ma Femme.

Vêtues d'écharpes vaporeuses, leurs fronts ceints de belles mexicaines, les fées, les belles fées dansent au clair soleil, leurs beaux pieds nus courbant à peine le gazon, accompagnées de la musique des cigales.

*
* *

Joli prince d'Assise que diapre un manteau vert et bleu et dont le baiser réveille la Belle au Bois dormant, de ta jarre arc-en-cielisée, verse d'abondantes pluies pour la jouissance des plus humbles graminées.

*
* *

Aucun savant, aucun poète n'a su rendre comme Gérard de Nerval, avec autant de clarté, de mystère et de poésie, les méfaits du déboisement. Son conte «La Reine des Boissons» est un petit chef-d'œuvre incomparable.

*
* *

Larmes violacées du chanoine Schmid, lavez mon cœur pénitent. Priez pour les pauvres suicidés.

*
* *

Ni présent, ni passé, ni futur, l'éternité de l'amour.

Se peut-il Seigneur, que l'ennemi acharné du suicide que je fus, ait maintes fois tenté de se suicider ? Jésus crucifié

miséricorde ! «Vous m'arroserez Seigneur avec l'hysope, et je serai purifié; vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige».

*
* *

«Mon luth est constellé du soleil noir de la mélancolie».

*
* *

La civilisation juive fut un mélange unique d'orientalisme et d'occidentalisme. Les Psaumes de David sont la perle du classicisme. (Hébreu).

*
* *

Un jour viendra du baiser de l'adieu. Un jour viendra du petit cœur qui monte et descend. Un jour viendra des bras douloureusement désenlacés. Un jour viendra des ruisseaux de larmes et des pèlerinages définitifs. Voilà ce qui disent les saucisses juives.

*
* *

Mort à l'Hôpital à vingt-huit ans, Hégésippe Moreau fut un poète déjà parfait. Ses contes sont exquis et ses poésies en font un mussetiste primesautier, charmant, plein d'originalité.

*
* *

Ce qui console de mourir, c'est la certitude de se revoir.

*
* *

La coupe rose est le symbole de la poésie.

*
* *

Il y aurait tout un petit traité mystique à écrire : «De l'influence de l'image sur la vie» et que je dédierais à la mémoire du bon roi René.

*
* *

«Moi qui suis l'Amour, mon souffle est trop brûlant. Même si je ne fais que passer dans les âmes, j'y laisse une brûlure ineffable», soupire une flûte persane.

*
* *

La souffrance aigrit, durcit. Cependant le Fils de l'Homme qui n'avait pas «un oreiller où reposer sa tête», qui le plus souffrit moralement et physiquement, fut celui qui pardonna, aima le plus.

*
* *

Je n'aurais jamais cru qu'un enfant pût tant souffrir sans mourir.

*
* *

Le Catéchisme créole est d'une absolue nécessité. Un jeune paysan à qui je demandais : — Qu'est-ce qu'un chrétien ? me répondit : «Cé moune qui prale prend piqu».

*
* *

Chaque matin, regarde la nature avec des yeux neufs, lavés, franciscains.

*
* *

Le Vaudou n'est point une religion car il n'a inspiré ni prophète ni livre. C'est une secte inspirée par de bas démons. L'encourager est anti-patriotique.

*
* *

Cabale et soufisme prennent leur source dans les Psaumes de David.

*
* *

Saint Paul, accordez-moi le don du devoir et de l'autorité.

*
* *

Gérard Marcelin qui fut mon ami depuis Bordeaux a laissé de profonds regrets. Le Président Vincent ne pouvait mieux choisir à la Direction de la Bibliothèque Nationale. Ce jeune homme intègre et modeste jouissait d'une rare culture. Je n'oublierai jamais ses yeux très doux derrière les verres, son sourire si fin, si ironique, plein de mélancolie. Sa délicate pudeur voilait une âme exquise.

*
* *

Dans l'âme silencieuse et solitaire, où se sont tus tous les vains bruits du monde, en intimité avec Marie, trône la Sainte Trinité, cependant que le cœur chante la louange de gloire.

Telle est, si je comprends bien, la doctrine de Sœur Elisabeth de la Trinité.

*
* *

«Ah ! est-ce moi ? est-ce toi ? Cela ferait deux dieux... Entre moi et toi, il y a un «C'est moi» qui me tourmente. Ah ! enlève par «c'est moi» d'entre nous deux». (Al Halladj).

*
* *

Dans l'océan de l'amour, le ruisseau du soi disparaît.

*
* *

Je suis comme un nageur plongé profondément et qui a peine à remonter à la surface de l'eau : comme le Psalmiste, dont les ardeurs brisées renaissaient sans cesse.

*
* *

Ce matin où le ciel est d'un bleu pâle, céleste, et d'un rose de grain de grenade, ces vers de Musset chantent en moi :

«Ainsi la dame Abbesse
De Sainte Croix rabaisse
Sa carpe aux larges plis
Sur son surplis».

*
* *

Tais-toi et ne sois point curieux comme Raymondin de Hussignan.

«Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau». En dépit du grand Louis Veuillot, je ne puis m'empêcher de trouver ce souhait charmant. Ma sympathie pour Florian est ancienne et profonde. Gonzalve de Cordoue amusa longtemps mon adolescence et les fables, très tendres, me consolèrent dans une période douloureuse de la vie.

*
* *

Aimez-vous les vieilles chansons ? Moi, je les adore. Lorsque j'entends chanter :

Au clair de la lune
mon ami Pierrot
Prête-moi ta plume
pour écrire un mot»...

toute mon enfance ressuscite. Je revois l'avenue sinueuse de Turgeau bordée de villas qui ont, je ne sais «quel air de vieille romance». J'écoute le murmure pluvieux des pins, le chant des rossignols d'autrefois que les automobiles ont chassés.

*
* *

Armand Duval, quand il est reçu pour la première fois chez la Dame aux Camélias, s'attriste de la voir jouer et chanter au piano des chansons libertines. Puis quand elle crache du sang, il la suit dans sa chambre et lui baise les mains, avoue son amour. Etonnée, attendrie, elle sourit et lui fixe un rendez-

vous pour le lendemain soir. Cette scène qui m'avait tant frappé dans mon adolescence, je l'ai vécue. Comme Dryden a raison : «L'homme est un enfant qui a grandi». Il m'est arrivé d'alléger la bourse des parents pour donner aux femmes, mais, vraiment, j'ai peu goûté l'argent. J'ai surtout beaucoup aimé.

*
* *

Sainte Marie Madeleine, priez pour toutes les marguerites, tous les pierrots vêtus de noir, qui sur leur guitare chantent le passé, au pied d'une tour imaginaire.

*
* *

«Ci-gît Marguerite pour
Avoir trop bu de vin».

Encore une chanson de mon enfance et qui me rappelle Yolande aux cheveux coupés, qui m'envoyait du sucre par un petit canal d'eau. Les samedis après-midis, nous échangions d'innombrables baisers. Un jour, que j'étais malade, elle vint me voir et s'assit sur mon lit. Les mains dans les mains et les yeux dans les yeux nous causâmes longtemps, longtemps. Et c'était si bon que je m'en souviendrai jusqu'à ma mort.

*
* *

A peine si maintenant je regarde ta démarche onduleuse, ton beau corps si souple, les accents aigus de tes longs sourcils couchés sur tes yeux en amande, ton nez sémitique perché sur tes lèvres que le fard a rougis. Indifférents, nous nous croisons dans la rue sans même nous saluer.

*
* *

Certaines superstitions pleines de fraîcheur dénotent une foi naïve, touchante. Quoi de plus charmant que d'orner de fleurs des fontaines aux fées, mais quelle triste idée de griller la statue de Saint Joseph, tellement humain, tellement bon, que si je vivais de son temps, je lui raconterais tous mes péchés et qu'il me pardonnerait.

*
* *

Eternel, toi qui sondes les cœurs et les reins, certainement tu ne prends pas trop au sérieux ce qu'écrivent les écrivains. Tout de même, Baudelaire a quelque peu raison, mieux vaut encore prier les poètes que les loas. O mes chers écrivains, mes chers abbés de cour, mes chers saints, priez pour les sans-Dieu.

*
* *

Devant Dieu et devant les hommes, je renie tous mes écrits vaudouesques.

COLLABORATION

AU JOURNAL

«AD LIBITUM».

JESUS

Jésus, l'homme de douleurs. Son corps déchiré, plaqué sur la rugosité du bois : il avait été flagellé.

Sa tête sanglante, appuyée à la Croix : elle avait été couronnée d'épines.

Ses mains, ses pieds percés. «O vous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne».

LES TULIPES

Que viennent faire parmi nous ces fleurs antillaises ? méprisées de tous, que personne n'arrose ? Kayyam a chanté la tulipe persane à l'égal de la rose. L'industrieuse Hollande a dépensé des sommes fabuleuses pour nous cultiver, nous orner, nous embellir. Mais vous, qui vous connaît, quel poète vous a chantées ?

— C'est par hasard que nous sommes parmi vous. Nous poussons à l'écart, en des lieux arides. Personne ne nous regarde, c'est vrai. Le passant ne daigne pas nous faire l'aumône d'une gouttelette d'eau. Nous vivons de l'eau du ciel. Notre vie est sage. Nous fermons les yeux au crépuscule, pour ne les rouvrir qu'au matin. Mais l'humilité n'est-elle pas fort au-dessus de l'arrogance superbe, méprisante ? Nos sœurs d'Europe et d'Asie seraient-elles de nouvelles riches ?

PENSEES

L'homme a inventé la bombe atomique. Il sillonne les mers. Il vole comme Icare. Qu'est-ce que cela puisqu'il doit mourir ?

*
* *

Puisqu'il ne peut s'empêcher de mourir, toute la force de l'homme n'est que néant.

*
* *

Dieu n'existe pas. Je le croirai volontiers, lorsqu'on aura inventé un sérum contre la mort.

*
* *

L'esprit n'a pas d'âge. Il est immortel. Mais attention... l'immortalité heureuse ou malheureuse ?

*
* *

Préférer une créature à Dieu, c'est lui faire une injustice criante. «Dieu premier servi» disait Sainte Jeanne d'Arc.

*
* *

Hors de sa science, le savant est parfaitement ignorant des choses divines et humaines. Il connaît tout par les livres.

*
* *

O Jésus ! Vous ne méritez pas qu'on vous fasse une injustice.

*
* *

Dieu est immobile puisqu'il est partout.

*
* *

Trop souvent, hélas, la raison a été donnée à l'homme pour déraisonner.

*
* *

«L'être est, le non-être n'est pas», disait Héraclite. En effet, essayez de réaliser le néant : nul ne le peut.

*
* *

Qu'il y ait des sectes protestantes, oui. Une Eglise Protestante, non.

*
* *

Beethoven disait qu'il préférait un arbre à une créature. Je le comprends fort bien. La créature dit maintes sottises. L'arbre se laisse simplement admirer.

*
* *

J'ai heurté mon front à tous les barreaux de la vie. Il n'y a qu'une issue : la religion. De cette gangue qu'est la vie, il faut que nous arrivions à extraire l'or pur de la souffrance.

*
* *

Les soi-disant athées sont des haineux, comme les pharisiens. Ils crucifient l'Amour, comme leurs devanciers.

*
* *

Un tel a eu une belle mort. Qu'en savez-vous ? Avez-vous assisté à son inévitable colloque final avec Dieu ? D'ailleurs, l'âme s'est jugée elle-même avant d'être jugée. Elle sait pertinemment qu'elle se rend au paradis, au purgatoire ou en enfer.

*
* *

Quand on est petit, les années marchent. Plus on vieillit, plus elles courent.

*
* *

Nous cheminons «à l'ombre de la mort». Pas nous seulement. Les animaux et les plantes aussi. Il suffit d'un petit ver, d'une chenille.

*
* *

L'enfer, c'est l'impossibilité d'aimer. Si tu es dans l'impossibilité d'aimer, dis-toi que tu es déjà dans l'enfer. Une ressource, cependant, demande à l'Esprit Saint de fondre le bloc de glace que tu as à la place du cœur.

*
* *

Dieu est toujours présent. Le nier, c'est affirmer sa peur du châtiment.

*
* *

Deuxième Sagesse

Méfie-toi des femmes et de l'alcool. Le plaisir c'est déjà

l'enfer. Et dis-toi ceci : Dieu connaît le passé puisqu'il est éternel, le présent puisqu'il est partout, l'avenir puisque le présent conditionne l'avenir.

Ni passé, ni présent, ni futur : l'éternité de l'enfer ou du paradis.

PENSEES

«Le Moniteur» du Lundi 7 Janvier écoulé a paru avec un «Décret concédant à la Congrégation des Filles de la Charité de Saint-Louis (une organisation catholique canadienne) la jouissance pour une durée illimitée et à titre gratuit d'un terrain domanial, sis à Bourdon, mesurant 1 hectare 35 ares et 3 centiares». Bravo, Président Duvalier !

*
* *

Ma fille, Sœur Marie Gabrielle du Sacré-Cœur m'apprend que la ville de Port-de-Paix, où elle réside, a fêté grandiosement mon anniversaire. Mr Hérard Jadotte, professeur de Littérature Haïtienne au Lycée Tertulien Guilbaud, me rendit un vibrant hommage. C'est avec émotion que je remercie et la ville de Port-de-Paix et Mr Hérard Jadotte. Un jeune poète port-de-paixien, Dieudonné Fardin, m'a envoyé un recueil de poèmes «Lyre Déclassée». J'en parlerai ici même.

*
* *

En ce monde, il faut deux ailes pour voler : la prière et l'amour.

*
* *

Sait-on que Mathurin de la Salette, le vagabond de la Sainte-Vierge, s'enivrait parfois.

*
* *

N'avez-vous pas lu que le Président de l'Equateur ne tenait pas sur ses deux pieds, lors de la réception du Président Alessandri, à Guayaquil, je crois ? Et alors, si un Chef d'Etat se saoule la gueule, pourquoi vous étonnez-vous que moi, pauvre diable, j'en fasse autant ?

*
* *

«Dieu a fait de rien le ciel et la terre, tout ce qui existe». Nécessairement, puisqu'il n'y avait rien, en dehors de Lui, l'Etre.

*
* *

Les trois plus grands écrivains français : Bossuet, Voltaire, Chateaubriand.

*
* *

Barrès : un jet d'eau qui monte... monte et ne redescend plus.

*
* *

On ne supprime pas Dieu, comme on supprime un mot, d'un coup de gomme à effacer.

*
* *

Dieu existe. Qui l'a créé ? Mais réfléchissez donc que Dieu c'est l'Etre et que l'Etre existe nécessairement de toute éternité. Il est celui qui est.

*
* *

Sans l'eau la plante meurt, sans la prière l'âme meurt. «Qui prie se sauve, qui ne prie pas se damne», dit Saint Alphonse de Liguori, Docteur de l'Eglise.

*
* *

J'écoutais à la radio des airs de joie, et je me disais, mon Dieu ! que de tristesses futures annoncent ces airs de fête !

*
* *

Roger Gaillard vient de m'apprendre la mort de Félix Viard. Il fut mon grand ami. C'était un être charmant, frivole, toujours tiré à quatre épingles, d'une élégance aisée. Grand chasseur, il avait le vrai style du chasseur, alerte et gai. Paix à son âme !

Carl BROUARD.
1er. Février 1963.

*
* *

On ne saurait assez s'étonner, et du mal que les hommes se donnent pour se damner, et du mal que Dieu se donne pour les sauver.

*
* *

«S'il est une chose dont on dise : voici ceci, c'est nouveau ! cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés».

Les savants ont découvert la désintégration de l'atome,

mais cette chose existait déjà, dès le commencement. Les savants redécouvrent la création tout simplement, lorsqu'ils le peuvent, lorsque Dieu le permet, dans la mesure où Il le permet.

*
* *

Le plus grand bonheur que l'on puisse rendre à Dieu c'est d'accepter de mourir.

*
* *

Poésie engagée ! Poésie engagée ! Quelle poésie engagée ! Je ne suis pas un esclave, moi. Le poète est un oiseau qui chante au gré de sa fantaisie. Les chants du matin ne sont pas des chants du midi, encore moins les chants du soir.

*
* *

Au point de vue mystique, les savants sont les plus ignorants, mais les plus orgueilleux des hommes. Je comprends fort bien le sourire amusé de Psichari, chaque fois qu'il lisait les élucubrations soi-disant savantes d'Ernest Renan, son oncle. La foi appartient aux humbles et non aux orgueilleux, dit Saint Augustin.

*
* *

Réfléchissez et constatez. L'homme ne se sert jamais de sa raison. Lorsque par hasard, il s'en sert, c'est pour déraisonner.

* *
*

Lorsque l'homme inventait la pirogue, savait-il que tout corps plongé dans un liquide reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du liquide déplacé ? Savait-il que sa pirogue flotterait parce que son poids était égal au poids de l'eau déplacée par la partie submergée ? Non cependant. Qui donc le lui avait enseigné, puisqu'Archimède n'était pas encore né. L'intuition, cette voix cachée de Dieu. L'inventeur n'invente pas, c'est Dieu qui invente.

*
* *

Dieu : une Lumière dans laquelle sont encloses les trois personnes divines, éternellement égales. Une Lumière, ai-je dit, une seule un seul Dieu.

*
* *

Socrate fit descendre la philosophie du ciel sur la terre. Ce fut le premier des moralistes. Il fut un tournant décisif, définitif de la civilisation.

*
* *

Deux vies particulièrement douloureuses : celles de Robert Schumann et Van Gogh. L'un meurt fou, l'autre se tue. Ces vies poignantes saisissent le cœur.

*
* *

Comme le bouddhiste japonais Honen Shonin poursuivait la Queste du bouddha Amithaba, poursuivons la Queste de la Lumière Incréée. La Voie est une : le Tao. «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie», disait Jésus de Nazareth.

*
* *

Toutes les gloires sont vaines, sauf celles voulues par Dieu. Après la fin du monde, lorsque l'histoire prendra fin, qui se souviendra, en enfer, de la gloire de Hitler ou de Staline ?

*
* *

Staline avait soixante savants-médecins à son chevet. Il est mort cependant.

*
* *

«Naître est souffrir, vivre est souffrir», disait Çakya-Mouni. Le seul but donc, supprimer la souffrance, supprimer la vie. L'ultime but du Bouddha : l'extinction du genre humain.

*
* *

Cueillir des fleurs, à quoi bon. Ne meurent-elles pas toujours trop tôt.

*
* *

La fleur d'Amour ne s'épanouit que dans le fumier de la souffrance.

*
* *

«Le glas sonne pour tout le monde». Aujourd'hui pour toi, demain pour moi. Combien peu le comprennent.

*
* *

Communiste, soit, mais pas au point de partager ce verre de clairin avec un clochard, — tout de même.

*
* *

LE REPOSOIR DE PAPA GUEDE

A toi, Brave Guédé Nibbo, ce kénépier au tronc lisse et tors. A l'aube, des abeilles butinent ses fleurs odorantes et fragiles. Que ce reposoir te soit doux O ! Guédé Nibbo !

Chaque vendredi, j'y ferai de pieuses libations de Clairin Vierge.

*
* *

J'apprends aussi que le Cap m'a bien fêté. De cette ville, je garde un galant souvenir «du temps de ma jeunesse folle». «Glissons, mortels, n'appuyons pas», dit le poète Roy. O mon cher Volvick Ricourt, poète musicien, te rappelles-tu nos nuits port-au-princiennes ? «Où sont les neiges d'antan ?»

*
* *

Le catéchisme si dédaigné, si méprisé même, est le seul livre qui soit réel et vrai.

*
* *

On s'étonnait que Diderot, athée, enseignât le catéchisme à sa fille. «Montrez-moi, dit-il, un livre qui soit plus moral, et je l'abandonnerai volontiers».

*
* *

Dieu n'existe pas. Qu'en savez-vous, seriez-vous déjà mort par hasard, pour le savoir ?

*
* *

«Celui qui ne croira pas sera condamné», dit le divin Rédempteur. Il le mérite, car comment croire que la matière puisse créer l'esprit, que l'horloge puisse créer l'horloger ?

*
* *

Il faut bien mourir, puisque la mort, c'est la porte du paradis... ou bien celle de l'enfer. «Priez, priez pour vous sauver», c'est la doctrine de Saint Alphonse de Liguori. Le règlement de compte est fatal.

*
* *

Seigneur, sois le rhum qui m'enivre éternellement !

*
* *

«S'il y avait un Dieu, il n'y aurait plus de guerre !» Décidément, la raison a été donnée à l'homme pour déraisonner. Mais alors, et vos péchés ? Cessez d'abord de pécher, et il n'y aura plus de guerre.

*
* *

Une vérité de La Palice : l'esprit n'a pas de couleur.

Jésus allait au lieu secret. Abaissement inoui d'un Dieu pour le salut des hommes. Et dire que des gens passent devant une église sans se signer. C'est honteux. J'imagine que le Sauveur leur dira lorsqu'ils paraîtront devant lui : «Comment

vous passiez devant ma maison, sans me saluer. Vous ne saviez donc pas que j'ai porté la croix, que j'ai été flagellé, couronné d'épines, que je suis mort pour vous. Ingrats».

*
* *

Préférer une créature à Dieu, c'est Lui faire une injustice.

*
* *

Avez-vous lu l'étude sur Sans-Souci publiée dans le journal «Les Griots» par Hénock Trouillot. Lisez-la. Elle vous satisfera pleinement.

*
* *

Excusez notre impatience, Mon Dieu. Vous êtes patient, c'est vrai, mais Vous avez l'éternité pour Vous. Pour moi, le plus grand éloge que la Sainte Ecriture ait fait de Moïse, c'est de dire qu'il était le plus patient des hommes.

*
* *

Chaque coup de marteau qui enfonçait les clous dans les mains de Jésus, dans les pieds de Jésus, clouait les mains de Marie, les pieds de Marie.

*
* *

Avec quelle tristesse, Marie vit partir Jésus à l'âge de trente ans. Des larmes perlaient à ses paupières. Elle savait bien qu'Il allait mourir, qu'Il ne reviendrait plus, qu'Il foulait pour la dernière fois ce seuil.

*
* *

Il est singulier que les Théologiens musulmans reconnaissent la virginité, l'immaculée conception de Marie que les protestants refusent de reconnaître. C'est ce qui explique la grandeur, la haute élévation des mystiques musulmans.

*
* *

Dieu n'est pas anti-matérialiste puisqu'Il a créé la matière. Et la matière est belle, admirable. Seulement il est plus sage, plus catholique de préférer les plaisirs de l'esprit comme me le recommandait le Très Cher Frère Raphaël de Saint-Louis de Gonzague.

*
* *

L'histoire de l'Afrique n'est sue en partie que grâce aux écrivains haoussas qui écrivaient en arabe. Les griots conservaient et se transmettaient les traditions nationales. C'était en même temps des historiens et des savants, des jongleurs et des troubadours. Ils étaient la mémoire de la cité, sa science.

*
* *

J'ai connu le colonel Nemours, à Paris, à l'Ambassade d'Haïti. Il recevait excellemment et du meilleur monde. Pour le bon renom du pays, il n'hésitait pas à dépenser beaucoup. On lui a reproché d'être flatteur, c'est possible, mais moi, je l'aimais bien, parce qu'il était très poli. Et puis, au point de vue du style et de la science militaire, il reste notre meilleur historien.

Carl BROUARD.

FREDERIC KEBREAU

Par Carl Brouard

Ce jeune écrivain, «l'un des techniciens les plus compétents de l'intéressante équipe de Damiens», est d'une culture scientifique étendue. Il détient le diplôme de Licencié ès-Science de l'Université de Minnesota. Aux Etats-Unis, où ces études de laboratoires, surtout la génétique, sont fort poussées, il se spécialisa dans la Pathologie Végétale et les Problèmes de l'Hérédité. Il professe la Botanique et la Biométrie à Damiens.

Frédéric Kébreau caractérise le nouvel esprit des jeunes, par «l'incrédulité qu'ils montrent pour tout ce qui échappe au contrôle, à l'expérimentation, à l'analyse, enfin pour tout ce qui est mythe». La jeunesse, qui écrit l'histoire, est fort sévère pour ses aînés. Evidemment, nous parlons des inutiles, de ceux qui tressaillent d'aise aux discours pompeux des commandants militaires, à l'éloquence creuse et sonore des parlementaires, aux mémoires vierges, comme un disque d'ébonite sur lequel n'a point passé le stylet. Les clairons retentissants sonnaient dans les consciences désertiques. Des généraux chamarrés se rendaient à la parade de soldats loqueteux. C'était l'époque où fleurissaient ces clichés : «un homme comme moi», oui, tout pareil aux innombrables niais de ce pays : «les titans de 1804», dont on se foutait : «l'ordre et la paix règnent sur toute l'étendue du territoire», cependant que les cacos étaient en pleine rébellion. Le tragique était que cette comédie se jouait aux crépitements des fusillades sommaires. Nous nous fachions à tort, lorsqu'on nous qualifiait de pays d'opérette sanglante.

Il est des jeunes qui sont nés vieux. Jamais ils ne changeront. Ils mourront figés dans leurs carapaces. Par contre, des

gens d'âge se renouvellent sans cesse, comme les printemps des pays froids. Aussi se conservent-ils étonnamment. Les autres sont des retardataires, des démodés. Ils jugent sans valeur tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le Président Vincent, «qui appartient à notre génération», écrivait : «Mon rêve est que la jeunesse actuelle si bien douée intellectuellement et où se recruteront les dirigeants de demain se pénètre de plus en plus des nouvelles idées d'ordre, de discipline et de travail par quoi se réalise l'aise des collectivités». L'ordre, le beau, le magnifique mot. Nul plus que moi ne peut apprécier l'ordre, parce que j'ai passé par tous les désordres. Je sais maintenant que rien ne vaut la douceur des habitudes quotidiennes, le déroulement des tâches ordonnées. Le bonheur, s'il existait, serait monotone. Ce n'est point que souvent les brises nostalgiques et dolentes de l'aventure, ne viennent vous caresser. Mais ces charmeuses traîtresses, il ne les faut point respirer. Il faut avoir la volonté de briser la coque humide et douce du passé, pour le ver qu'il contient, apparaisse dans toute son horreur.

Ce jeune écrivain a su bien montrer les bienfaits de la technique, ailleurs, chez nous aussi où elle débute, et montrer avec finesse les dangers d'une trop grande hâte. De terribles crises sont la rançon d'un machinisme intensif et prématuré.

Frédéric Kébreau a fait une belle apologie de la culture scientifique. «L'une des premières empreintes qu'elle laisse, dit il, est la discipline, le facteur indispensable dans l'édification de tout Etat digne de ce nom. L'esprit, habitué aux normes de la logique semble se plier plus facilement aux contraintes des lois imposées par la Communauté. La discipline scientifique met en branle les ressorts les plus complexes de l'intelligence, joue un rôle de tout premier ordre dans le mécanisme de l'acquisition des connaissances et dans leur méthode de cristallisation, phénomènes psychologiques dont l'importance se reflète dans la facilité à la compréhension immédiate et à l'interprétation des problèmes de quelque nature

qu'ils soient. Le moule scientifique développe encore l'esprit de précision, certaines habiletés dans le dynamisme, l'initiative, il permet plus facilement l'opération de l'intelligence communément dénommée : «transfert de connaissance», c'est-à-dire la transmission ou l'application de la discipline acquise dans telle activité intellectuelle donnée à n'importe quel autre problème».

Tout dernièrement, il a fait paraître dans «La Relève» une Analyse Critique de la «Vie dans une Vallée Haïtienne» du Dr. Melville J. Herskovits. Voici ce que dit le jeune critique de la nouvelle thèse : «le cas doit être interprêté en fonction de ce qu'on peut appeler : l'ambivalence socialisée, un état psychologique, résultat du perpétuel conflit entre deux traditions, deux cultures, deux forces qui se neutralisent réciproquement et dont la possession constitue le dérivatif normal, le soulagement de cette tension psychique. Par suite de sa complexité biologique l'haïtien se trouve dans une situation émotionnelle vacillante. Il est partagé entre le désir de comprendre (trait d'un type de civilisation) et la fascination exercée par les déités ancestrales (caractéristique d'une autre culture)». La thèse est séduisante.

Le Vaudou est-il une religion monothéiste, se demande le jeune professeur ?

Essentiellement, répondrai-je. Les loas, infimes serviteurs du Grand-Maître, tout comme les génies islamiques sont fort proches de l'humanité. Ils ont nos passions, nos vices. Ce sont des hommes divinisés. Le phénomène se répète souvent. Les loas nouveaux ne sont pas autre chose. Le houmfôr est avant tout un petit temple familial, et le pé sur lequel reposent les plats maraça est l'autel domestique. Les pots qui doivent servir aux lavages des têtes, dans lesquels sont censées enfermer les âmes de leurs possesseurs, valent bien les noms écrits dans les tablettes shintoistes. Le vaudou est avant tout

un culte des ancêtres favorisé par le catholicisme.

La langue de Kébreau est ferme, précise, d'une grande correction.

Carl BROUARD.

(Extrait de «L'Action Nationale» du Mercredi 19 Mai 1937 et Samedi 22 Mai 1937). — Editorial du journal dirigé par Mr Julio Jn-Pierre Audain.

TEXTES NON CLASSES

O ma chère Sumana, sois ma maîtresse
et je te couvrirai d'or, de caresses.
Si tu refuses, j'irai à Léogâne
chercher de puissants ouangas, chez Mambo-Zane
qui fonderont la glace de ton cœur en larmes
qu'avidement, je boirai, sans alarmes.

* *
*

Iris des tropiques, dirai-je de vos cheveux
crêpelés, ainsi que d'un accord malheureux
vos appas et vos ris. Vanterais-je vos charmes ?...
non, je dirai seulement que je vous adore
et qu'à vous je pense dès que paraît l'aurore.

*
* *

Tout mon bonheur : écouter au bord de l'eau
courante, le murmure aérien des roseaux
un cocktail doré où nage un zeste de citron
vert, et tes longs baisers, Omphale Boisrond.

*
* *

Où s'en est allée Rose
dont le teint était noir comme du jais,
les dents blanches comme une nuit d'amour ?

— Dans la tombe !
Mais où sont ses yeux couleur du tamarin,
son corps qui sentait le poivre
la sueur et le pompéia ?
— Dans la tombe !
Lune qui te ballades comme une désœuvrée
dans les nuages
te souviens-tu
de cette nuit brillante comme l'or
où je connus les délices de son corps ?
— Mais non !

*
* *

Seigneur,
donnez-moi d'être la lampe
qui brûle, ardente et paisible
à tes pieds.
Que ton amour
soit le rhum qui m'enivre
éternellement.

Déchirante mélancolie que de remuer la cendre des souvenirs. Passé, cruel passé, et combien émouvant le cri de Lamartine : «ô temps suspends ton vol».

*
* *

La sensation de marcher dans un rêve plus vrai que le réel, et le regard étonné d'un homme qui serait parmi des inconnus ou qui arriverait d'un monde ignoré.

*
* *

Seuls ceux qui alternent une vie épicurienne et trépidante

avec la solitude méditative, peuvent apprécier les larmes et les déplaisirs de ces deux genres de vie. Le contemplatif dans son humble cellule, dépasse de cent coudées l'homme d'action.

*
* *

Vanité des vanités, la fortune de Christophe s'est dissipée comme une fumée. Où le sabre de Dessalines ? Qui peut me dire ce qu'est devenu l'uniforme de Pétion ? Ces grands hommes ont passé comme l'ouragan. Ils se sont écrasés comme un tourbillon de poussières sur les collines. «Vanité des vanités, tout n'est que vanité».

*
* *

Une feuille de papier nous sépare de la mort, et le présent glisse dans le passé comme l'eau succède à l'eau.

*
* *

Deux hommes sont en moi, étrangement dissemblables. L'un, chaste candide, tout prêt à sangloter d'extase à vos pieds, Seigneur. L'autre, railleur, insouciant, cynique, ardent au plaisir. Seigneur, ces deux hommes, comment les concilier ?

*
* *

Seigneur, les bohêmes sont de pauvres hommes parmi les pauvres hommes. L'angoisse et le remords bouleversent leurs âmes.

*
* *

Mimi, Naga, puissiez-vous ne jamais connaître les orages

de ce monde. Puissiez-vous gagner tôt la terre où «coulent le lait et le miel». Puissiez-vous ne respirer que les roses de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Tous les plaisirs du monde ne valent pas la joie d'une conscience claire et limpide comme une source, même dans la souffrance.

*
* *

Rose d'amour, violette d'humilité, lis très pur, fleur des fleurs, vierge Mère, ave... L'enfant de chœur pieux, doux, si sage et qui lançait des pétales de flamboyants, des boules de neige de stragornia sur le passage du Saint Sacrement, maman, où donc est-il ? Hélas ! d'abîmes en abîmes, il a roulé jusque dans la mare boueuse, fétide, collante de la débauche et de l'ivrognerie et, las, désespéré, les bras fatigués, il tente d'en sortir. Rose d'amour, violette d'humilité, lis très pur, fleur des fleurs, vierge Mère, ave...

*
* *

Ecoutez encore l'Imitation. La vie réglée rend l'homme sage aux yeux de Dieu et lui donne une grande espérance. Essayons donc, avec l'aide de Dieu, d'avoir une telle discipline. C'est la manière de traverser humblement cette vallée de larmes.

*
* *

Nous usons notre vie à nous rechercher, car qu'y a-t-il de commun entre cet homme qui parle, agit, commet des actes qu'il réprouve, et cette petite lumière au fond, tout au fond de nous-mêmes vers laquelle nous cheminons silencieusement, capricieusement et qui est notre vrai Moi. Il faut rejeter nos désirs un à un, comme des vêtements usés, pour arriver à la

complète nudité intérieure et contempler la lampe de notre âme.

*
* *

Seigneur, il est bien difficile de vendre tous les joyaux du monde et de la pensée, pour s'acheter la perle impérissable. Encore une fois, mon pied a heurté la pierre du péché, et je suis tombé dans l'abîme «où j'ai crié vers vous». Le vent souffle en tempête sur mon âme, voilant le regard sur la perle incomparable. Seigneur, qu'est l'homme sans vous ? Un cloaque de péchés. C'est pourquoi, souffrez que je dépose ma main sur votre épaule et que je marche à l'ombre du manteau qui balaya tous les chemins de la Judée.

*
* *

Existe-t-il un homme qui n'ait été, même inconsciemment, tourmenté du désir de la Vérité ? Eperdus, affolés, nous tâtonnons dans ce labyrinthe qu'est la vie, la recherchant. Mais, lorsqu'à la sortie, elle nous tend son miroir éblouissant, nos lèvres qui se sont tues à jamais, ne peuvent rien dévoiler.

*
* *

Mais sonne l'heure de la résignation difficile. Alors, quelques-unes cherchent l'oubli dans les plaisirs et les divertissements. D'autres cultivent l'idéal dans le sanctuaire bleuâtre du silence. Pour moi, j'essaie de gravir «ce chemin montant, sablonneux, malaisé» me dépouillant du plaisir, «ce bourreau sans merci», et de cette tendance passionnée d'aimer «ce que l'on ne verra deux fois». Quoi de plus tranquille que l'âme à l'oïl simple ? Et quoi de plus libre que l'homme qui ne désire rien sur la terre, a dit l'auteur de l'Imitation.

*
* *

Le cœur du poète est une cage dorée, toute pleine d'oiseaux. Parfois, l'un d'eux s'envole pour ne plus revenir.

*
* *

Et voici que je souffre, et voici que je pleure, Seigneur. Pourquoi faut-il que mes meilleures dispositions soient balayées par l'ouragan de la sensualité ?

*
* *

O mon Dieu, combien de fois ai-je vainement tenté de saisir le pan de ta robe éblouissante, ainsi que le lis de la pitié. Et me voici, écroulé, pleurant, les mains inutilement tendues vers l'aumône de ton amour. Seigneur, que je boive une gouttelette de ta coupe et je serai guéri.